

ENTREVUE

Eric-Emmanuel Schmitt
Page D 6



ARTS VISUELS

Hommage à Marcelle Ferron
Page D 11



LE DEVOIR

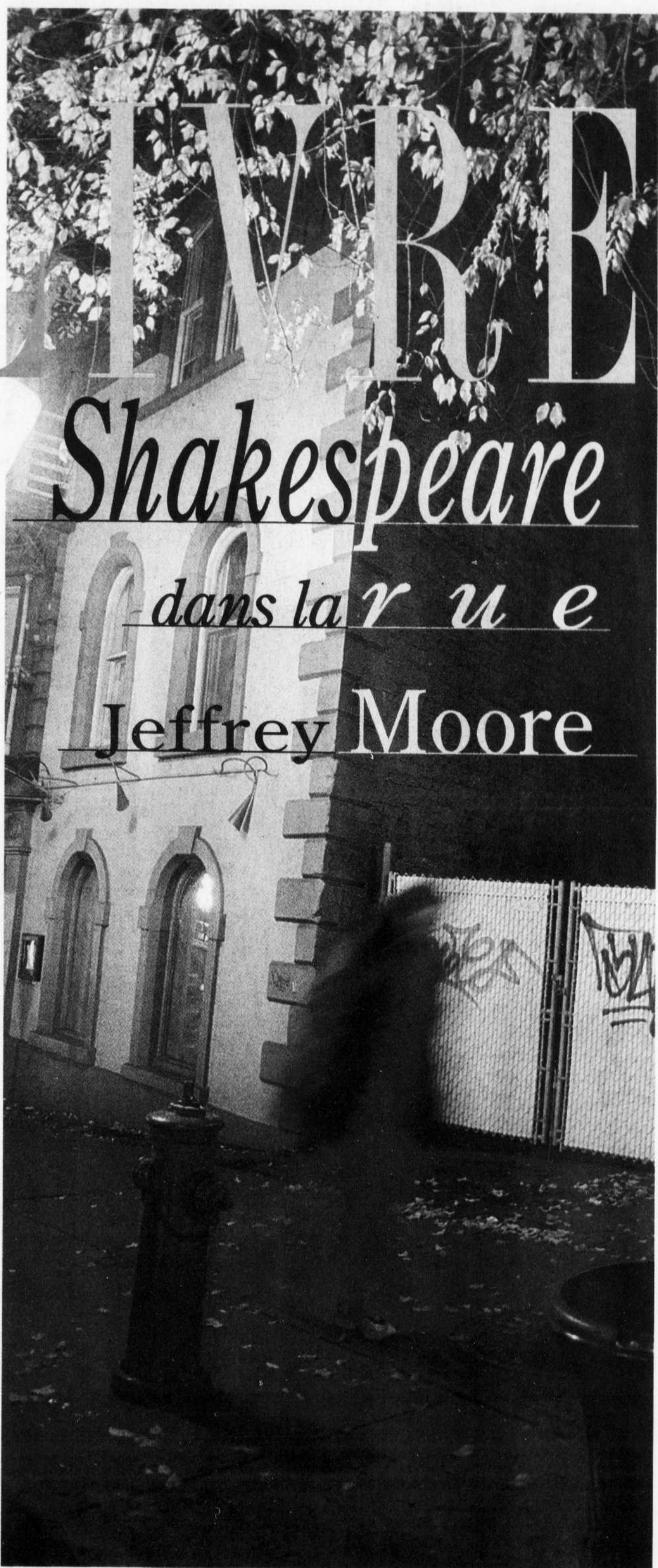
LIVRES



Shakespeare

dans la rue

Jeffrey Moore



S

De Montréal, il apprécie l'aspect cosmopolite et croit que c'est la ville la plus intéressante du Canada. Ayant grandi à Toronto et étudié à Paris, Jeffrey Moore s'y est installé il y a plusieurs années, après être tombé amoureux d'une Québécoise. C'est un peu d'ailleurs ce qui arrive à Jeremy Davenant, le héros de *Captif, de roses enchaîné*, son roman, qui vient d'être traduit par Ivan Steenhout aux Éditions de la Pleine Lune, après avoir remporté le prix littéraire du Commonwealth.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

En fait, c'est Shakespeare qui a tout déclenché. Il y a une dizaine d'années, Jeffrey Moore, alors professeur de traduction, projetait de faire un doctorat à Oxford sur les traductions de Shakespeare en français.

«Les écrivains doivent être traduits par d'autres écrivains. Et je trouvais qu'il n'y avait pas de grandes traductions de Shakespeare en français, comparables à celles qu'on trouve en allemand, par Schiller, et qui ont largement contribué à bien faire connaître Shakespeare dans la société allemande», dit-il.

Mais vite déçu par l'académisme universitaire, Moore revient à Montréal et décide d'écrire son premier roman. Pour tenter le destin, il arrache un soir, au hasard, une page de son encyclopédie Britannica. Y figure le nom de Shakespeare, mais aussi celui de *Shakuntala*, drame érotique indien, écrit 400 ans avant Jésus-Christ. Le sort en est jeté, ces deux œuvres seront inscrites dans son futur roman.

Pour soutenir sa concentration sur le roman qu'il est en train d'écrire, Moore décide de relire les œuvres de Shakespeare, dont il tirera un titre d'abord, *Captif, de roses enchaîné*, extrait de *Vénus et Adonis*, mais aussi le thème de la dame brune, cher au poète britannique.

La dame brune, c'est Milena, femme chérie mais fuyante, peut-être bien lesbienne, que le héros de Moore pourchasse dans les rues de Montréal. Milena la Tchèque, dont le nom rappelle aussi celui de l'amie intime de Franz Kafka.

Car ce roman se lit comme une promenade dans l'érudition de l'auteur, où Baudelaire comme le poète indien Kalidasa sont fréquemment cités. «La culture, dans le monde séculaire où nous vivons, est tout ce qu'il nous reste. C'est un peu comme ma religion», dit Moore en entrevue.

Le Montréalais averti y retrouvera aussi le son des tam-tam résonnant sur le mont Royal, le parfum des restaurants italiens, ou celui des librairies choisies. «Ce roman n'est pas un roman à clés», met cependant en garde l'auteur, et les lieux décrits peuvent autant appartenir à Montréal, disséminés autour de l'avenue du Parc et du boulevard Saint-Laurent, qu'au quartier Queens de Toronto.

Dans ce monde tout de même inventé, Moore circule donc entre érudition et marginalité, et plusieurs scènes du roman, à la fois sombre et ironique, se déroulent entre des appartements quasi insalubres, ou dans l'atmosphère étouffante d'une réunion d'universitaires.

«Je suis un peu un mouton noir» dans le monde universitaire, dit Moore, qui qualifie volontiers cet univers de «prétentieux et pédant». Dans le roman de Moore, Jeremy Davenant enseigne d'ailleurs grâce à l'usage de faux diplômes. Son oncle Gerard, libéral ironique, y cite T. S. Eliot, «Les universitaires sans expérience imitent, les plus expérimentés pillent.»

«Je n'aimais pas me présenter aux réunions du département», ajoute Moore. Après avoir enseigné la traduction à l'Université de Montréal et à Concordia, il a d'ailleurs décidé aujourd'hui de se consacrer entièrement à l'écriture.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

VOIR PAGE D 2: MOORE



Gilles Marcotte

CARREFOURS

Miron, Machaut

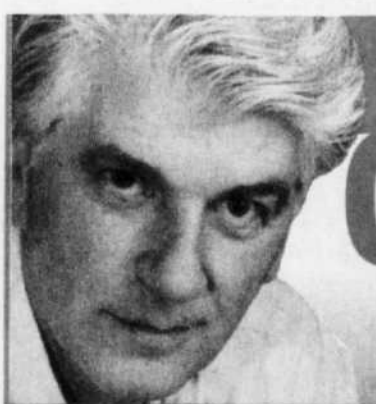
C'est dans ma voiture que c'est arrivé. J'allume la radio, m'attendant au flux habituel des musiques connues. Et tout à coup, ça: un chant choral d'une beauté saisissante, d'une forme tout à fait contemporaine mais en même temps immédiatement recevable par l'auditeur non averti que je suis. Je suis arrivé en retard, l'œuvre se terminera bientôt. On me dira qu'elle s'intitule *L'Espace du cœur* et qu'elle est de Gilles Tremblay.

A vrai dire, il m'avait semblé que d'une certaine manière je la reconnais-sais. Le compositeur m'en avait parlé, quelque temps auparavant. Il m'avait expliqué, avec cette ferveur communicative qui ne le quitte jamais lorsqu'il parle musique, qu'il avait conçu l'idée de faire dialoguer ou, plus justement, de fondre dans la même œuvre des poèmes d'amour de Gaston Miron et du poète français du XIV^e siècle Guillaume de Machaut. Idée bizarre? Mais les familiers de l'œuvre de Miron savent qu'il a fréquenté des poètes anciens, notamment Rutebeuf, qui précède de peu Machaut dans l'histoire de la poésie française.

Dans le texte intitulé *Ma bibliothèque idéale*, qu'il lut à Radio-Canada en 1961, il parle longuement et chaleureusement du premier, qu'il loue particulièrement de s'être «opposé aux poètes courtois, dont il a ridiculisé la conception mystique et abstraite de la femme, et [d'avoir] puisé dans la langue populaire». Ce qu'il pensait particulièrement de Machaut, poète «d'inspiration courtoise», dit l'anthologie de La Pléiade, on n'en sait rien. Mais il suffit de noter l'affection profonde que nourrissait Miron pour la poésie de cette époque pour justifier l'opération de rapprochement, voire de fusion que pratique le musicien dans *L'Espace du cœur*. Gilles Tremblay avait une autre raison de choisir un poème de Machaut: celui-ci n'est pas seulement poète, il est aussi un très grand musicien.

Le poème de Gaston Miron, «Plus belle que les larmes», ne compte pas parmi les plus connus, les plus éclatants, de son œuvre. Il précède immédiatement, dans *L'Homme rapaillé*, l'immense poème de «La marche à l'amour», dont il se distingue non pas seulement par sa brièveté mais aussi, mais surtout, par son caractère d'intimité, d'intériorité. C'est là que Gilles Tremblay a trouvé l'expression «l'espace du cœur», dont il a fait le titre de l'œuvre: l'espace le plus secret mais aussi et par là même peut-être le plus vaste, celui où peuvent coexister, se reconnaître mutuellement une voix québécoise du XX^e siècle et une voix française du XIV^e. Les poèmes de Miron et de Machaut,

VOIR PAGE D 2: MIRON



L'année
CHAPLEAU
2001

120 pages • 19,95 \$

Les meilleurs dessins de l'année du célèbre caricaturiste de La Presse. Quels que soient les événements, la bêtise reste toujours l'ennemi numéro un du genre humain, et l'humour l'arme la plus efficace pour la combattre.

L'année
CHAPLEAU
2001



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

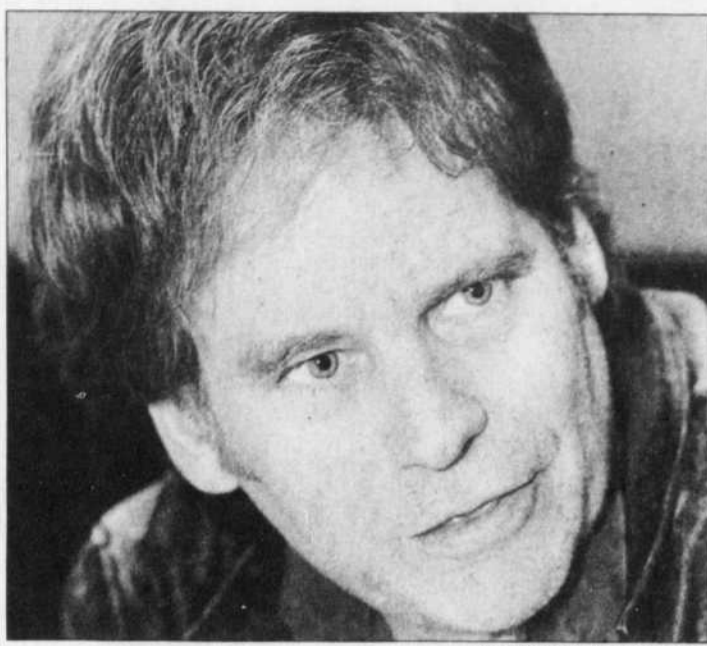
MOORE

SUITE DE LA PAGE D 1

Dans une ambiance de fin des années 90, on trouve dans son roman, donc, des êtres à l'orientation sexuelle ambiguë et autres «marxistes-féministes» difficiles d'accès, pour reprendre le jeu de mots de Moore. Sur un mur de brique, dans le roman, on peut lire ce graffiti: «Les hommes font la guerre parce qu'ils sont jaloux des menstruations.» Dans les années 90, les gens se posaient beaucoup de questions sur l'orientation sexuelle, soutient Moore. Dans son roman, il avance par ailleurs la thèse selon laquelle les femmes, de plus en plus libérées de leur dépendance aux hommes, deviennent homosexuelles.

Des refus successifs

Le succès de Moore n'a pas été instantané. Et Moore se souvient, le sourire en coin, des premières années qu'il a passées à retravailler son manuscrit, essayant les refus de dizaines de maisons d'édition. «J'attendais le courrier chaque jour, et parfois, c'était un gros paquet, et je comprenais que le manuscrit m'était retourné», se souvient-il. L'ouvrage, qui se déroule, on l'a dit, en grande partie à Montréal, comptait de nombreuses citations en français, parfois même en joul, et un éditeur de New York avait fait valoir à Moore que son roman était «trop montréalais». Pour sa part, la traduction d'Ivan Steenhout, parue aux Éditions de La Pleine Lune, adopte une narration en français dit international, avec quelques expressions typiquement montréalaises. «Celle traduction s'adres-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jeffrey Moore, l'auteur de *Captif, de roses enchaîné*.

se surtout à un public français de France», dit Moore.

Enfin, ce sont les éditions Thistle-down, de Saskatoon, sous la direction de l'écrivain Sean Virgo, qui publient *Captif* en premier, une dizaine d'années après qu'il en eut entamé la rédaction. Puis le roman remporta le prix littéraire du Commonwealth, remis à New Delhi en présence de nul autre que Salman Rushdie. Avec comme résultat que les maisons d'édition de New York et d'ailleurs se l'arrachent désormais, et que la traduction anglaise s'appête à être traduite en de nombreuses langues.

Et depuis, Jeffrey Moore, qui

partage son temps entre un chalet de Val-Morin et un appartement du Plateau Mont-Royal, s'est attaqué à une deuxième œuvre de fiction. Cette œuvre devrait porter sur la mémoire, mettant en scène une personne incapable d'oublier et une autre commençant à souffrir de la maladie d'Alzheimer.

CAPTIF, DE ROSES ENCHAÎNÉ

Jeffrey Moore
Traduit de l'anglais
par Ivan Steenhout
Les Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2001, 473 pages

MIRON

Gaston Miron, j'en suis sûr, aurait compris cette œuvre. Il savait d'où il venait, quelles étaient les dimensions du monde poétique dont il rêvait.

SUITE DE LA PAGE D 1

Gilles Tremblay, comme bien l'on pense, ne se contentera pas de les mettre en musique, de les illustrer musicalement, comme on faisait autrefois, il les travaillera, il en fera une véritable lecture et j'oserais même dire une explication musicale de texte, qui n'hésite pas à déranger l'ordre des mots. Il poussera donc l'audace, comme je l'ai déjà noté, jusqu'à mêler les deux poèmes, les faire entrer l'un dans l'autre.

Ainsi, on commence par trois vers de Machaut: «Mon cœur, ma sœur, ma douce amour / Entends de l'ami la clamour / Mon cœur, ma sœur, ma douce amour», et voici, sans transition, les deux premiers vers du poème de Miron: «Jeune fille plus belle que les larmes / Qui ont coulé plus qu'averses d'avril», suivis immédiatement d'un retour à Machaut, comme si, dans l'espace du cœur, dans l'espace de l'amour, dans l'espace poétique et de l'espace musical, les limites du temps et celles de l'individualité s'abolissaient. À quelques reprises, l'œuvre musicale proclame, côte à côte, les noms de Machaut et de Machaut: Miron, Machaut, puis Machaut, Miron, comme pour les réunir dans l'espace d'une mémoire active, créatrice. Dans cet espace de la mémoire — le mot est fortement scandé à plus d'une reprise dans l'œuvre —, Miron se souvient de Machaut, mais il faut comprendre aussi bien que Machaut se souvient de Miron, l'annonce et l'accueille. Le cours du temps s'inverse ou plutôt s'annule, se fait espace, lieu de rencontre.

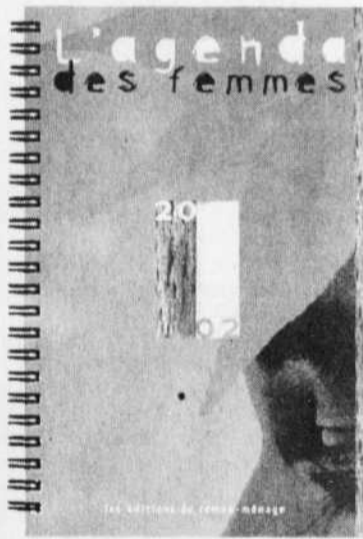
L'œuvre est écrite pour 12 ou 14 voix mixtes et percussions. On n'entend pas de moi que j'en fasse une description, je n'en ai pas les moyens. Mais il faut tout de même parler, n'est-ce pas, essayer de répondre par les mots à l'appel de l'œuvre musicale, quitter à risque à tout moment l'erreur ou l'insignifiance, d'entends d'abord trois motifs, d'une simplicité et d'une grâce lumineuses — en réalité, variations sur un fond commun —, le premier énoncé par le ténor, le second par le baryton, le troisième

par la mezzo, bientôt suivis par le chœur qui les amplifie chaleureusement. Ces trois motifs réapparaissent comme des phares ou des présences familières, plus ou moins transformés mais toujours reconnaissables, tout au long d'une œuvre qui utilise les formes les plus diverses, des «hoquets» à la Machaut (présents aussi chez Messiaen et Boulez), des moments d'improvisation collective, des *ou-a-ou* extatiques, des sortes de vagues polyphoniques sans paroles.

Bon, je sais, cela ne vous renseigne pas beaucoup; tout ce que je tente, ici, c'est de me donner quelques points de repère. Mais pour peu qu'on soit disposé à se laisser guider par l'oreille, l'enchantement naît à coup sûr, comme cela s'était produit dans ma voiture et comme cela se reproduit chaque fois que je mets la cassette dans l'appareil. On connaît peut-être la ferveur toute particulière qui habite les œuvres de Gilles Tremblay, surtout les plus récentes me semble-t-il, notamment ces admirables *Vêpres de la Vierge* qui se sont gagnés beaucoup d'auditeurs. Elle est tout aussi convaincante dans cet *Espace du cœur* qui ne dure que huit minutes mais constitue véritablement un monde complet, riche, plein d'événements.

Cette œuvre, hélas, vous ne pouvez pas encore l'écouter. L'enregistrement que j'en écoute, grâce à l'obligeance de Gilles Tremblay, a été fait à la création, à Edmonton, en 1997, sous la direction d'Agnes Grossmann, et vous ne le trouverez pas chez les disquaires. Combien de temps faudra-t-il l'attendre? *L'Espace du cœur* est pour moi non seulement la découverte d'un enchantement nouveau mais un événement culturel qui élargit notre champ de conscience. Il a été écrit à la mémoire de Gaston Miron. Il lui est dédié, ainsi qu'à la femme du compositeur, à l'occasion de leur quarantième anniversaire de mariage. Gaston Miron, j'en suis sûr, aurait compris cette œuvre. Il savait d'où il venait, quelles étaient les dimensions du monde poétique dont il rêvait.

L'AGENDA DES FEMMES 2002



LES FEMMES ET L'ENVIRONNEMENT

Que ce soit à l'échelle locale ou à l'échelle mondiale, les collaboratrices de cet agenda sont toutes engagées dans le domaine de l'environnement. Elles nous font part d'initiatives citoyennes qui sauront nous inspirer pour l'avenir...

Des textes inédits, des photos, une planification mensuelle et annuelle, un carnet de ressources, un bannin d'adresses et la semaine en un coup d'œil.

12,95 \$, illustré

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

110, rue Ste-Thérèse, bur. 501, Montréal (Qc) H2Y 1E6
Tél. (514) 876-0997 • Téléc. (514) 876-7951

Fidèles éléphants

Prix du Gouverneur général

Littérature de jeunesse • illustrations

« Un livre peu commun, format à la japonaise, où le blanc occupe l'espace laissé vide par les animaux livrés à la mort. À peine esquissés — mi-carnets de reportage, mi-estampes — les images de BRUCE ROBERTS conjuguent la virtuosité du trait et la retenue dans un équilibre parfait: lavis et couleurs survolent le papier et laissent une trace indélébile: l'émotion! »
Commentaire du jury

Les 400 coups

Texte de Yukio Tsuchiya
Illustrations de Bruce Roberts

LOUIS HAMELIN

« Le Joueur de flûte est un roman résolument américain, qui s'inscrit dans la lignée des Année Proulx ou Russell Banks, ces auteurs du Nord états-unien pour qui la nature et le climat prédominent et forgent les caractères. Une pièce maîtresse. »
Marie-Claude Fortin, *Voix*

LE JOUEUR DE FLÛTE

Roman
228 pages • 22,50 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec
du 14 au 20 novembre 2001

1 Roman Qc	FLORENT - Le goût du bonheur, T. 3	M. LABERGE	Boréal	5
2 Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	1
3 Cuisine	LE GUIDE DU VIN 2002	M. PHANEUF	L'Homme	1
4 Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	11
5 Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	M. LABERGE	Boréal	50
6 Roman	OÙ ES-TU ?	M. LÉVY	Robert Laffont	1
7 Fantastique	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1	J. K. ROWLING	Gallimard	103
8 Biographie Qc	LANDRY - Le grand dérangeant	M. VASTEL	L'Homme	3
9 Roman Qc	L'HOMME QUI TENTAIT SIFFLER UNE BOULLOIRE	M. TREMBLAY	Leméac	3
10 Sport	LA SAGA DES ÉTOILES - Brochu s'explique	BROCHU / POULIN / BOLDUC	Libre Expression	3
11 Roman	ROUGE BRÉSIL - Prix Goncourt 2001	J.-C. RUFFIN	Gallimard	12
12 B.D.	LE LIVRE D'ASTÉRIX LE GAULOIS	GOSCINNY / UDERZO	Albert René	3
13 Actualité	LE FAUCON AFGHAN	O. WEBER	Robert Laffont	3
14 Cuisine	LE VÉGÉTARISME À TEMPS PARTIEL	LAWBERT / DESAULNIERS	L'Homme	8
15 Roman	LA PART DE L'AUTRE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	9
16 Essai Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2001	S. CHAPLEAU	Boréal	2
17 Biographie Qc	AUTOUR DE DÉDÉ FORTIN	J. BARBE	Leméac	4
18 Pratique	LE GUIDE DE L'AUTO 2002	J. DUVAL / D. DUQUET	L'Homme	5
19 Sport	COMMENT JE JOUE AU GOLF ?	T. WOOD	L'Homme	3
20 Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	S. JOHNSON	Michel Lafont	49
21 Biographie	IL ÉTAIT MINUIT CINQ À BHOPAL	LAPIERRE / MORO	Robert Laffont	32
22 Cuisine	LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER 2002	F. CHARTIER	Stanké	4
23 Livre d'art	HISTOIRE DU QUÉBEC	J. LACOURSIERE	Henri Rivard	3
24 Roman Qc	ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	M. LABERGE	Boréal	34
25 Humour Qc	DRÔLE À MORT	G. LATULIPPE	TDV	2
26 Polar	LA CONSTANCE DU JARDINIER	J. LE CARRÉ	Seuil	5
27 Cuisine	SUSHIS FACILES	COLLECTIF	Marabout	77
28 Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD)	H. MAJOR	Fides	9
29 Spiritualité	LE GRAND LIVRE DE FENG SHUI	G. HALE	Manise	135
30 Polar	INSPECTEUR SPECTEUR ET LE CURÉ RÉ	G. TASCHEREAU	Intouchables	4
31 B.D.	BLAKE ET MORTIMER N° 15 - L'étrange rendez-vous	COLLECTIF	Blake et Mortimer	6
32 Biographie Qc	RENE LÉVESQUE, T. 3 - L'espoir et le chagrin	P. GODIN	Boréal	6
33 Biographie Qc	L'IMPATIENT	P. NADEAU	Flammarion Qc	5
34 B.D.	LE PETIT SPIROU N° 10 - Tu comprendras quand...	TOME / JANRY	Dupuis	1
35 Roman	MAMIE DAN	D. STEEL	Pr. de la Cité	3
36 Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	J. K. ROWLING	Gallimard	52
37 Actualité	L'OMBRE DES TALIBANS	A. RASHID	Autrement	1
38 Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	7
39 Fantastique	HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS, T. 2	J. K. ROWLING	Gallimard	103
40 Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	61
41 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	45
42 Roman Qc	LE RÉJON	D. MONETTE	Logiques	11
43 Essai	L'ÉTAT DU MONDE 2002	COLLECTIF	Découverte/Boréal	5
44 Roman	DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE	P. FLEUTIAUX	Leméac	12
45 Roman Qc	CHECHER LE VENT	G. VIGNEAULT	Boréal	5

♥ Coup de cœur RB ■ 1^{er} semaine sur notre liste
N.B.: Hors prescrits et scolaires

La nouvelle façon de choisir ses livres

Pour commander à distance : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression

et
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le temps d'un récit

Le livre est de belle apparence. Il tient bien dans la main. Le format est petit, la couverture rigide, comme pour *L'Amour impuni*, paru chez le même éditeur l'an dernier. Ces livres sont faits pour résister à une certaine usure du temps, à l'instar des sentiments qu'ils racontent. Dans le précédent roman de Claire Martin, c'était l'amour entre deux hommes qui durait au-delà des premiers émois et, surtout, se maintenait heureux: Martin, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas sottie, avait voulu prendre le contre-pied du discours romanesque dominant. Pour le plaisir du défi.



Robert Chartrand

Dans *La Brigande*, c'est place à l'amitié. C'est le thème dominant, qui se déploie en motifs variés. Et c'est l'amorce qui permet de lancer le récit. Elle aurait été, cette amitié, répartie à peu près également, du moins selon les premières apparences, entre des hommes et des femmes, dont il est dit qu'ils formaient un groupe, qui s'est constitué au fil des circonstances. C'était une petite nébuleuse: on y entra et en sortait sans que personne ne fasse d'histoires.

Au centre ou à l'origine, il y aurait eu un attachement assez ancien, pour qu'on le dise durable, entre deux fillettes devenues des femmes, Nicette et Cora. C'est ce que croit et raconte celle-ci, romancière de métier et veuve de son état. Cora à l'impression de connaître Nicette depuis toujours. Cela remonte à leur enfance, quelque trente ans plus tôt. Mais le temps passant, ce n'était plus ce que c'avait été. Comme le note Cora avec une touche d'amertume, elles avaient déjà «commencé à se voir sans plaisir» vers l'époque où Nicette s'est mariée, et puis entre elles, il n'y eut en fin de compte presque plus rien. Mais alors, cette amitié

n'aura-t-elle été qu'une illusion, qui n'aurait pris forme et duré que dans l'imaginaire de Cora?

Cora est à écrire un roman en même temps qu'elle fait le récit de sa vie quotidienne progressivement envahie par les souvenirs. Elle ne suggère pas d'amalgame entre les deux. Il y a son livre en chantier, sur lequel elle ne donne pas de précisions, et puis la «réalité», ce récit fait sur le ton du soliloque où il lui arrive de s'enflammer en lançant des «ah!», mais dans un registre toujours bien tenu. Car dans l'œuvre de Claire Martin, on parle avec autant de soin qu'on écrit, et on s'en tient à un lexique résolument franco-français, même dans le

familier — un des personnages se le permet ici au passage, en s'autorisant toutefois de la caution de Jean D'Ormesson... On retrouve dans *La Brigande* un parti pris linguistique auquel s'est toujours tenue Claire Martin depuis ses tout premiers livres, et qui est assez voisin de celui de Gilles Archambault. Il repose, en gros, sur un amour inconditionnel d'un certain état de la langue française, considérée comme une, universelle et hexagonale.

Récit à tiroirs

Cora nous en prévient dès le début: son récit sera une «histoire à tiroirs», où sa vieille amie Nicette n'est plus qu'un fantôme, puisqu'elle meurt dès les premières pages. Nicette a cependant laissé une œuvre empoisonnée, sa correspondance, dont Cora prend connaissance, véritable boîte de Pandore qui force la relecture de souvenirs plus ou moins lointains: son propre mariage, son amitié avec le mari de Nicette, ses rapports avec des amis communs.

Le passé est alors revisité, et le plus souvent revu à la baisse, à mesure que Cora prend connaissance de la correspondance de



Nicette. Cora la romancière vit donc dans une réalité assée par l'écriture de son amie d'enfance: elle va voir sa sœur, revoir sans plaisir Maurice, le veuf, qui la relance, et reprendre contact avec Claude, un médecin qui a été du groupe depuis longtemps.

Il se dégage de ces vieilles connaissances revues, ressouvenues — qui en décide? —, un romanesque qui étonne Cora. Nicette elle-même, depuis qu'elle est morte, apparaît beaucoup plus étonnante qu'elle ne l'était de son vivant. Douce, la sœur de Cora, épouse résignée et raisonnable, devient subitement «romanesque comme quelqu'un qui n'a pas eu sa part de roman». Et ainsi de suite. Les rôles et les profils sont progressivement redistribués à travers le prisme parfois déformant des papiers qu'a laissés Nicette.

La romancière Cora, par ailleurs, tout en travaillant consciencieusement à ses livres, sait pratiquer l'autodérision: elle reconnaît qu'elle a eu plus de succès en publiant un livre de recettes, faussement attribuées à des amies, qu'avec ses romans. Et puis, elle est rusée et cachottière. Le récit qu'elle fait ne se trouvait-il pas déjà dans un manuscrit de roman, perdu puis retrouvé? Un ami le lit et lui en dit ceci:

«Quand vous avez donné naissance à un personnage antipathique, vous finissez d'habitude par lui torturer le cou. Vous l'assassinez paisiblement et, quand c'est fait, le roman s'envole vers un bonheur possible même s'il n'est pas assuré.» Or, comme par hasard, Nicette la brigande meurt au tout début du récit de Cora.

Mais la romancière se dérobe: «La vie, et la vie dans un livre, cela peut être deux choses si différentes à chaque bout de la réalité que je suis toujours amusée quand les lecteurs croient deviner tous nos secrets.» Et elle ne dédaigne pas d'émailler son récit de sentences ou de paradoxes: «Le cœur constant n'est plus porté, semble-t-il»; «La vie passe et nous la dilapidons loin de ceux à qui nous sommes le plus étroitement liés.»

La narratrice-romancière de *La Brigande* vit à Québec et sa sœur, Douce, à Montréal, mais les villes ne comptent que la distance qui les sépare et les rapprochements qu'elles permettent. Ce sont des lieux sans repères précis, comme l'est la chronologie. Nous sommes probablement à l'époque actuelle, mais on donnerait aux personnages bien plus que la quarantaine qu'ils sont censés avoir, à cause notamment de la délicatesse un peu surannée de leurs rapports et de leurs intermittences du cœur. Et pour ce surnom de brigande que Cora donne à Nicette, féminisation d'un mot qu'elle choisit pour sa justesse, mais qui n'en est pas moins vieilli.

La Brigande est en effet une histoire à tiroirs, un récit fier de son propre style qui, s'il était un meuble, serait un de ces jolis secrétaires ouvragés, un bonheur-du-jour par exemple.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LA BRIGANDE

Claire Martin
L'Instant même
Québec, 2001, 188 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Fourre-tout littéraire

SOPHIE POULIOT

Sonia Kaleva Anguelova a émigré de Bulgarie au début des années 1970. Depuis, après une escale à Cuba, elle a exploré le Québec, et particulièrement la Gaspésie, où elle a vécu plusieurs années. Dans *Abécédaire des années d'exil*, son premier livre, elle répertorie une série de termes qui, à ses yeux, sont significatifs, et ce pour plusieurs raisons.

Problèmes reliés à l'immigration (solitude, le fait de devoir sans cesse épeler son nom pour que son interlocuteur l'écrive correctement), objets aimés (xylophone, arbres, chats), mots clés (coquille, hippie, rêve), détails autobiographiques, anecdotes et évocations poétiques constituent l'abécédaire d'Anguelova. Les styles (définitions, poèmes, descriptions, narrations, etc.) sont entremêlés, ce qui assure une imprévisibilité et, de ce fait, un dynamisme indéniable à l'ouvrage. Néanmoins, force est d'admettre que l'intérêt présenté par les différentes capsules est inégal. Alors, par exemple, que les épisodes de vie campagnarde s'avèrent assez divertissants, il est permis de douter de l'opportunité d'inclure certains détails anodins, telle une définition du mot anorak.

Bien qu'aucune chronologie particulière n'ait été privilégiée, les grandes lignes de ce que furent les premières années d'exil de l'héroïne

se esquissent à travers les différentes évocations. Le lecteur découvrira ainsi que la vie de la narratrice, malgré quelques grands bonheurs, n'a pas toujours été de tout repos. Déménagements, ruptures, violence conjugale, pauvreté et autres déboires meublent les pages de l'abécédaire. Plusieurs capsules sont aussi consacrées à la langue. «Une langue enfermée perd sa couleur, son goût, sa tenue. Une langue a besoin d'être secouée au grand vent. Une langue a besoin d'un coup de langue. De claquer dans la bouche comme linge mouillé au vent.» La plume d'Anguelova conjugue fluidité et métaphores. Ainsi, même les choses les plus prosaïques, comme la recette des grands-pères à la rhubarbe ou la

description d'un poêle à bois, s'avèrent tout de même agréables à lire. *Abécédaire des années d'exil* n'est pas une grande œuvre littéraire, mais c'est un ouvrage personnel, intime et original. S'en dégagent à la fois la naïveté et la force d'une femme qui, il y a près de trente ans, s'est embarquée seule pour un nouveau pays où elle a refait sa vie à partir de ce qu'elle y découvrait et de ce qu'elle était déjà elle-même.

ABÉCÉDAIRE DES ANNÉES D'EXIL

Sonia Kaleva Anguelova
Lancôt éditeur
Montréal, 2001, 119 pages

Denise Desautels

LAURÉATE
Prix de la Société des écrivains canadiens

Tombeau de Lou 18^{es}

ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

XYZ éditeur

félicite Denis Thériault
lauréat du prix France-Québec
Jean-Hamelin
pour *L'iguane*

Denis Thériault
L'iguane
roman

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
PRIX ATHANASE-DAVID 2001

Victor-Lévy Beaulieu
Les mots des autres
la passion d'écrire

Victor-Lévy Beaulieu
Les grands-pères

Victor-Lévy Beaulieu
Race de monde

Victor-Lévy Beaulieu
Jos Connaissant

Victor-Lévy Beaulieu
Don Quichotte de la démanche

LE GROUPE VILLE MARIE LITTÉRAIRE

TYPO ■ vlb éditeur
www.edtypo.com www.edvlb.com

GUILLAUME VIGNEAULT

«Vigneault signe une deuxième œuvre, maîtrisée, qui confirme l'écrivain comme étant l'un des plus talentueux de sa génération.»
Guillaume Bourgault-Côté,
Le Soleil

CHERCHER LE VENT

Roman
270 pages • 22,50 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La bombe de Normand Lester

Une cinglante réplique aux propagandistes Minutes du patrimoine

Même s'il ne contient aucune véritable révélation pour les connaisseurs, même si la plupart des faits qu'il expose sont dispersés dans divers ouvrages accessibles au grand public, *Le Livre noir du Canada anglais*, de Normand Lester, n'en constitue pas moins un brûlot historique et politique qui risque de faire beaucoup de bruit. C'est que, écarté par la bonne conscience canadienne qui, depuis le référendum de 1995, justifie tous les débordements antiquébécois, le journaliste a choisi, au risque de voir son statut remis en question, de répondre par la bouche de ses canons.



Louis Cornélius

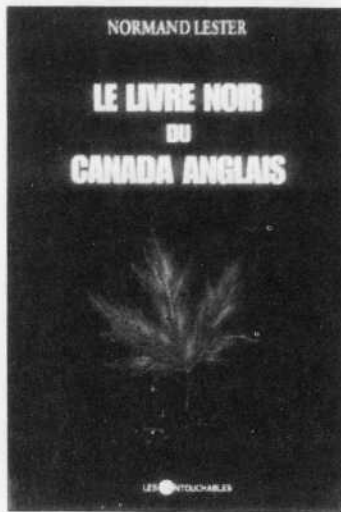
Le résultat est une cinglante réplique aux propagandistes *Minutes du patrimoine*, financées en catimini par le fédéral, et au discours mesquin des Conrad Black, Barbara Amiel, Bill Johnson, Mordecai Richler et Diane Francis, pour qui «l'important, c'est de lier, de n'importe quelle façon, les Québécois en général et les souverainistes en particulier aux fascistes. L'objectif est de souiller le mouvement d'affirmation nationale du Québec».

Les élites canadiennes, pourtant, n'ont pas de leçons à donner et leur recours idéologique aux belles et grandes «libertés britanniques» cache en fait une tradition qui est loin de n'être qu'exemplaire. Aussi, en réunissant les épi-

sodes les plus sombres et odieux d'une histoire nationale dont la version édulcorée sert de prétexte au péage de bretelles des moralistes *canadiens* improvisés, Normand Lester entend offrir «un démenti au mensonge par omission que constitue ce projet de *lessivage historique*».

Mais puisque les faits rapportés dans ce *Livre noir*... sont, pour la plupart, assez bien connus, où donc alors, demandera-t-on peut-être, se trouve le scandale? Il se trouve dans le ton acrimonieux et sans concession utilisé par Lester à l'heure de juger les acteurs du drame et dans les analogies entre le passé et le présent qu'il établit. Elles ont été racistes, antidémocratiques et parfois criminelles, dit-il en parlant des élites canadiennes-anglaises, et elles le sont encore. La deuxième partie de l'accusation, c'est l'évidence même, ne passera pas comme une lettre à la poste.

Lester lance son «enquête» avec la déportation des Acadiens, ce qui lui permet de traiter Charles Lawrence et Robert Monckton, les têtes dirigeantes de cette «tentative de génocide», de criminels de guerre et de les comparer à des «officiers nazis». Au sujet de la Conquête, il rappelle les sanglantes exactions commises par les troupes britanniques contre, malgré ce qu'en dit le sénateur Laurier Lapierre, «les Canadiens



[qui] défendaient leur existence nationale» et il insiste avec raison sur une des plus horribles suites de l'événement, c'est-à-dire la guerre biologique menée par le général Amherst, à l'aide de couvertures infectées par la variole, contre les Indiens alliés à la France. «Est-il normal, demande-t-il, qu'une rue de Montréal glorifie sa mémoire?» «N'est-ce pas une honte nationale que, partout au Québec, des noms de rues, d'institutions et de lieux commémorent nos bourreaux et nos ennemis? Aucun autre peuple sur la terre ne tolère ce genre de situation, sauf nous.» Quant à la magnanimité de Londres envers les Canadiens vaincus, une thèse défendue par plusieurs historiens, Lester la réfute et parle plutôt d'une réserve contrainte et opportuniste.

De la période 1791-1811, qui marque la naissance du parlementarisme canadien, il faut retenir, selon l'auteur, l'attitude profondément antidémocratique des marchands anglais et écossais de Montréal qui méprisent la démocratie représentative dès qu'elle dessert leurs intérêts d'affairistes et le fait que «les Anglais manifestent déjà les tendances ethnocentriques qu'ils conserveront jusqu'à nos jours. Ils voteront toujours d'abord en fonction de considérations linguistiques». Après l'affaire Michaud, on peut déjà prévoir qu'une affaire Lester s'annonce. Le quotidien *The Gazette*, sévèrement qualifié dans ces pages d'organe de la «francophobie morbide», de (Lester cite cette formule anglaise) «voice of english mercantile interests» «maintenant beaucoup plus perfide de mais tout aussi malhonnête qu'à l'époque», ne manquera certainement pas, et on le comprend, d'assurer la défense de sa communauté de lecteurs.

Aussi polémiste soit-il, Lester, en fait, n'invente rien. Il s'inscrit dans la tradition nationaliste de l'histoire du Québec qui lit les événements à partir d'une grille linguistique. C'est un choix défendable (les arguments qui justifient une telle posture sont nombreux et ce livre lui-même apporte une pièce au dossier), mais, on le sait, explosif. Dans cette perspective, les troubles de 1837-1838 sont entièrement attribuables aux manœuvres extra-parlementaires des autorités coloniales et aux provocations du général Col-

borne, pressé d'en découdre, sous prétexte de guerre civile appréhendée, avec «une résistance pathétique et improvisée de pauvres paysans malheureux». L'affaire Riel, quant à elle, illustre le fanatisme orangiste prêt à tout, c'est-à-dire à massacrer «des vieillards désarmés» à Batoche et à pendre, après un injuste procès, «un malade mental» pour assurer sa suprématie qu'il croit tenir de droit divin. C'est ce qu'on appelle avoir un angle. Lester ne dit donc pas tout, mais peut-on dire qu'il dit des faussetés factuelles?

Les idéologues canadiens-anglais ne tarderont pas à s'acharner sur un tel diffamateur. Sur le strict plan historique, toutefois, ils ne pourront pas nier les règlements antifrancophones promulgués par plusieurs provinces (Manitoba et Ontario, entre autres) à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le racisme antijaponais qui a culminé au moment de la Deuxième Guerre mondiale, entraînant la déportation et l'exploitation de citoyens canadiens, l'antisémitisme virulent d'une certaine Ontario à partir des années 1920, celui d'un Mackenzie King charmé par Hitler et celui, opportuniste mais tout aussi odieux, du conservateur Richard Bennett, baillieur de fonds clandestin du fasciste, et fédéraliste enragé, Adrien Arcand. Au sujet de l'antisémitisme canadien des années 1930-1940, si souvent attribué injustement au seul Québec, même la sobre émission *Le Canada: une histoire populaire* atteste l'infamie: «Par son inaction gouvernementale et l'antisémitisme de ses fonctionnaires, le Canada ressort de la guerre avec un des pires dossiers au monde en ce qui touche l'accueil des réfugiés».

L'histoire ne répond pas de tout et n'est pas un destin. Les crimes et les vilenies du passé, de même que ses grandeurs, ne sauraient donc être crédités, sans injustice, aux hommes et aux femmes du présent. Mais l'histoire, cela dit, n'en reste pas moins porteuse de sens, de leçons, dont la moindre n'est pas que la modestie des vivants est un gage obligé de civilisation et d'humanisme.

Echaudé par la hargne et le mépris canadiens-anglais qui s'expriment trop souvent à propos du Québec, Normand Lester n'a pas mis de gants blancs pour répliquer aux sépulchres blanchis qui salissent le présent et la mémoire des Québécois au nom, justement, d'un présent et d'une autre mémoire qui seraient, eux, sans tache. Ce *Livre noir du Canada anglais* dit aux diffamateurs du Québec: «Et la poutre dans votre œil?», tout en leur rappelant que «le projet québécois [...] vaut bien l'autre».

Souhaitons que le débat vigoureux qui ne manquera pas de suivre permette à tous de ne pas rester dans une noirceur qui n'est étrangère à personne.

louiscornelius@parroinfo.net

LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS
Normand Lester
Les Intouchables
Montréal, 2001, 304 pages

ÉCHOS

Débat à l'UNEQ

L'Union des écrivains du Québec organise un congrès d'orientation, les 7 et 8 décembre prochains, dont les ateliers et la plénière se tiendront au Centre Saint-Pierre, au 1212 de la rue Panet, à Montréal.

On y abordera la délicate question de l'engagement public de l'UNEQ dans les questions de langue, d'éducation et de politique.

«Comment puis-je critiquer ouvertement et librement la démarche du Parti québécois, ou celle du Parti libéral, ou les orientations et actions des Partenaires pour la souveraineté, si mon association me dit, et déclare publiquement, que la cause est entendue, puisqu'on est pour?», demande l'écrivain Noël Audet, cité dans le dépliant. Aux écrivains d'en débattre...

Parmi les sujets qui y seront abordés, on note aussi les activités littéraires en région. «Plus de la moitié des membres de l'UNEQ vivent hors de Montréal. Ont-ils accès à tous les services de l'UNEQ?», relève-t-on dans le dépliant du congrès.

Gala littéraire

C'est le 29 novembre prochain, au Lion d'Or, rue Ontario, qu'aura lieu le gala littéraire de la Québec Writers' Federation, au cours duquel seront remis les prix littéraires QSpell. Ce gala est un événement important pour la communauté littéraire anglophone de Montréal. On y remet le prix Hugh MacLennan, pour les romans et les nouvelles, le prix Mavis Gallant, pour les études et les essais, le prix A. M. Klein, pour la poésie, le prix du premier livre et le prix de traduction.

La soirée sera présidée par les écrivains québécois de langue anglaise Josh Freed et Janis Kirshner.

Nomination chez Québec Amérique

Paul-André Comeau dirigera, chez Québec Amérique, la publication d'une nouvelle série d'ouvrages «reliés à des sujets qui préoccupent le monde d'aujourd'hui», nous apprend un communiqué. M. Comeau a été durant deux mandats président de la Commission d'accès à l'information. Il a également été rédacteur en chef du *Devoir* ainsi que professeur invité à l'École nationale d'administration publique et à l'Université Laval.



Paul-André Comeau

Nouvelle maison d'édition

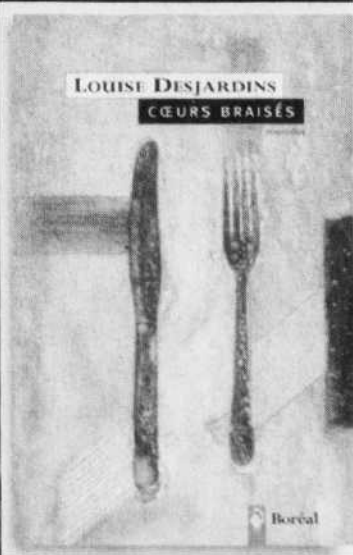
On annonçait ces jours-ci l'avènement d'une nouvelle maison d'édition, nommée Marchand de feuilles. On y a l'intention de «faire évoluer les genres traditionnels tout en restant accessible au public plus large». On veut y publier des premières œuvres au caractère «novateur et insolite». On peut trouver des informations sur cette nouvelle maison d'édition au site Internet www.marchanddefeuilles.com.

Caroline Montpetit



LOUISE DESJARDINS

« Louise Desjardins sait manier la drôlerie avec doigté et prendre la vie avec un grain de sel. »
Stanley Pécan
La Presse



CŒURS BRAISÉS

Nouvelles
128 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

MICHELINE DUMONT

Découvrir la mémoire des femmes

UNE HISTORIENNE FACE À L'HISTOIRE DES FEMMES

Les femmes sont dans l'histoire, les femmes font l'histoire : telles sont les affirmations que défend Micheline Dumont, pionnière des recherches en histoire des femmes au Québec.

Dans cet ouvrage, l'historienne nous convie au projet de poursuivre la réflexion féministe en histoire ainsi qu'à un renouvellement de l'histoire traditionnelle.

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
110, rue Ste-Thérèse, bur. 501, Montréal (Qc) H2Y 1E6
Tél. (514) 876-0997 • Téléc. (514) 876-7951

MAX WEBER

Rudolf Stammler et le matérialisme historique

Traduit de l'allemand par MICHEL COUTU et DOMINIQUE LEYDET
Avec la collaboration de GUY ROCHER et ELKE WINTER

Coédition Cerf Coll. Pensée allemande et européenne
2-7637-7836-4
216 pages, 30 \$

PUL-IQRC
Tél. (418) 656-7381 - Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
<http://www.ulaval.ca/pul>

GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ
Rencontre avec Charles Taylor

Charles Taylor, avec ses réflexions critiques sur la modernité, l'identité et le pluralisme, s'est imposé comme un des philosophes majeurs de notre époque. C'est, sans contredit, le penseur québécois le plus connu mondialement. Homme engagé, il a milité au NPD dans les années 60 et a pris plus tard fait et cause pour l'accord du Lac Meech, contre son ami Trudeau. A *Chasseurs d'idées*, il révèle, entre autres, sa position très favorable au concept de «citoyenneté québécoise», qui fait actuellement l'objet d'intenses réflexions. Une rencontre à ne pas manquer.

Chasseurs d'idées
Réalisation : Simon Girard
Dimanche 14 h et 22 h 53
Télé-Québec

Cette émission est enregistrée
Olivieri
Librairie-bistro
Tél. 514 739-3639

Diffusée sur Internet, pour plus de détails, consultez notre site : [telequebec.tv](http://www.telequebec.tv)

LIVRES

ESSAIS

ANTHOLOGIE

D'art
et d'ÉrosCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Les mots brûlent, et les images sont plus chaudes encore. La littérature érotique rappelle au lecteur qu'il est en vie. Elle le replonge au milieu de son corps, où il se retrouve comme pris en flagrant délit, les tempes et le cœur battants.

L'anthologie littéraire et artistique *Erotica*, rassemblée par Charlotte Hill et William Wallace chez Taschen, flatte donc à la fois les sens et l'esthétique de l'amateur.

Survoltant les siècles, du Kama Sutra indien à Lawrence Durrell, en passant par Shakespeare, Oscar Wilde, Casanova ou Henry Miller, ce livre, qu'on ne traverse pas sans éprouver certains vertiges, montre aussi comment littérature et érotisme se sont étroitement côtoyés à travers les âges.

La littérature érotique, comme on le précise dans l'introduction, n'a obtenu son libre permis de circuler que récemment dans notre société. Elle n'en existait pas moins avant. Et on a choisi ici les plus sensibles des écrivains qui ont touché à l'érotisme, déplorant qu'on ait souvent associé ce dernier à la littérature de second ordre et de mauvaise qualité.

L'ouvrage se penche surtout sur les œuvres occidentales, mais on n'y oublie pas pour autant d'y citer les *Contes des mille et une nuits* ou le *Jardin parfumé*, œuvres érotiques fondatrices de la littérature orientale. Les estampes japonaises, comme les gravures indiennes, y font aussi leur petit effet.

On y constate aussi, à l'instar de la modiste de Marie-Antoinette, citée dans l'introduction, qu'il n'existe rien de vraiment nouveau, en dehors de ce qu'on a déjà oublié. Ce livre d'art se charge de rafraîchir notre mémoire courte.

L'art érotique, comme le précisent les auteurs, est très souvent demeurée anonyme, ou signée de pseudonymes. Saisissante est cette reproduction de la sculpture d'une jeune fille, sortie d'un autre âge, dont la jupe soulevée révèle allègrement son intimité découverte.

Car les artistes n'ont pas attendu la photographie pour s'attarder aux détails de l'anatomie humaine. Ces créations d'artistes, plus folles encore que la réalité, témoignent, soit par ce qu'elles évoquent, soit par ce qu'elles montrent, les possibilités inépuisables du corps humain. C'est de toute beauté, et aux puritains de s'abstenir.

Dans le même registre, les Éditions Nil rééditent l'*Anthologie de la poésie érotique - Flandres verbales de l'Antiquité à nos jours*, rassemblée par Pierre Perret. Sans avoir la facture remarquable du premier ouvrage recensé ici, il a la particularité de se concentrer sur la poésie.

« Il est bien évident que les poètes ne se lient jamais aux règles de la morale courante », écrit Perret. Il rappelle d'ailleurs que « Baudelaire, Verlaine et tant d'autres furent condamnés pour avoir écrit des vers licencieux, obscènes et considérés comme orduriers ». Même La Fontaine a composé des vers libertins quelques jours avant ses noces. En fait, le deuxième poème cité dans cette anthologie n'est nul autre que le *Cantique des cantiques*, tiré de l'Ancien Testament même. A sa suite, les Rabelais, Régner, Voltaire, Diderot, Maupassant, Nin, Pia, Ponge, et bien d'autres prennent le relais jusqu'à nous pour dire, en mots tout crus, les joies de la chair.

Au Québec, enfin, Patrice Dansereau s'y met à son tour, avec un *Livre d'Éros* qui paraît aux Éditions Carte Blanche. Un peu sur le mode du *Livre gourmand*, qui proposait une méditation sur les nourritures terrestres, *Le Livre d'Éros* suggère des entrées, par ordre alphabétique, dans le monde merveilleux des sensations fortes. Dansereau y fait preuve d'une approche et d'une imagination toute poétique. Ainsi, à « aveugle », on lit que « le point aveugle de ces fantasmes, c'est celui de l'abandon ». Ou encore, à « femmes recluses », « là où le moins devient un plus », on se trouvera « bien loin de l'ennui et de la lourdeur du quotidien des gens libres du dehors mais si peu de l'intérieur ». Impuissance, mensonge, tentation et transgression sont de la partie de lecture, pour laquelle on reprendra ces mots de la critique Margharita Laski au sujet du controversé *Fanny Hill*, qui n'y voyait rien de mal « pourvu que l'on ait quelqu'un avec soi ».

EROTICA

Anthologie littéraire et artistique
Charlotte Hill et William Wallace
Taschen
Köln, 2001, 483 pages

ANTHOLOGIE DE LA
POÉSIE ÉROTIQUE

Pierre Perret
Nil éditions
Paris, 2000, 673 pages

LE LIVRE D'ÉROS

Patrice Dansereau
Carte Blanche
Montréal, 2001, 205 pages

Quel curieux livre que cet *Hominescence*, dernier ouvrage de Michel Serres sur la révolution biotechnique globale en cours. Terrifiant par son optimisme même. Avec ses interprétations semblant parfois si excessives, voire tordues. Ton prophétique, poétique. Il y a là des luminescences; mais assez d'opacité pour en décourager plusieurs. « Du vrai Serres! »,

dira toute personne qui a déjà vraiment pris la peine de lire ce philosophe et historien des sciences, professeur à Stanford et membre de l'Académie française.

Il y a le Serres qu'on lit. Mais ce dernier a un double, qui fait connaître ses livres tout en les occultant. Le second Serres est un clone médiatique qu'on voit et écoute à la télé, parfois lors de grandes interviews cérémonielles, mais aussi sur les plateaux de talk-show français où il ne rechigne pas à se pointer.

Dans l'ère audiovisuelle, fait remarquer l'historien Michel Winock, la réputation des écrivains et intellectuels (français, en particulier) dépend moins des qualités des œuvres et davantage des performances télévisuelles, du maniement de l'art de la communication. Qui a vraiment envie de critiquer ce grand-père omniscient au regard bleu, affable, à la chevelure lumineuse, argentée, au sourire généreux, grand sage tout en images? Dire! Ne lui manque que les ailes pour qu'il prit des anges l'allure (grand Dieu! ferais-je du Serres sans le savoir?).

Tentons de résister un peu au charme indéfini de ce personnage de beau « marin philosophe » — Serres, comme on le répète d'article en article, a œuvré dans la marine française, d'où les métaphores maritimes, etc. —, ce navigateur aux formules truffées de jolis archaïsmes; vous refusant net tout débat avec le sourire. Penchons-nous sur ce qui est écrit. Considérons le livre tel qu'il se présente à nous.

Éviter les critiques

Oui, le débat, la critique, Serres a ses tactiques pour les éviter. Cette façon d'écrire poético-prophétique. Au-delà du souci de beauté de la langue — qu'on ne peut certainement pas dénoncer dans la platitude ambiante —, il y a là une stratégie. Celle, entre autres, de prendre parti sans vraiment employer les mots attendus. En 1992, son *Contrat naturel* était une forme de plaidoyer métaphorique, allégorique, pour l'écologie, mais ne contenait pas le terme. Bien sûr, il

exposait l'idée — assez unanimement condamnée depuis — de faire de la nature un sujet de droit. Au reste, de livre en livre, Serres plaide pour le progrès sans toutefois user de ce vocable honni; paratonnerre de choix, il faut dire, pour les foudres catastrophistes contemporains.

Michel Serres est optimiste, résolument. Tout compte fait, il célèbre ici l'hominescence, néologisme forgé par lui pour nommer le nouveau stade d'humanisation en émergence. L'humain prend conscience aujourd'hui, après une parenthèse cartésienne, qu'il n'est pas hors de la nature. Non seulement en fait-il partie d'office, il l'a si bien investie dans l'histoire que la différence entre l'artificiel et le naturel semble aujourd'hui caduque.

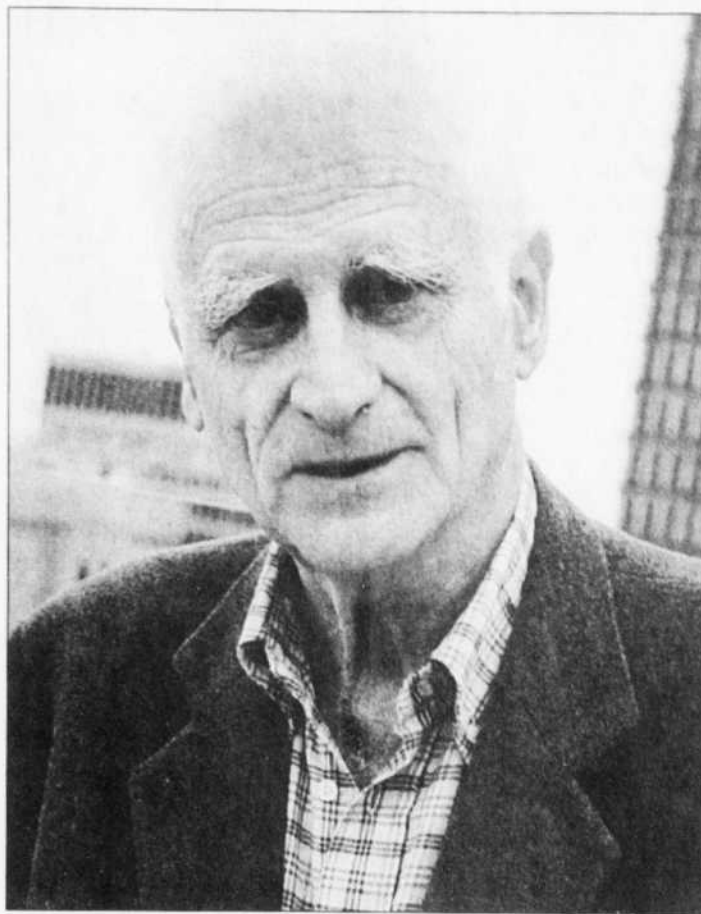
La nature n'a rien d'un équilibre suprême à préserver indéfiniment. Elle a une histoire, elle est en mouvement. Serres rappelle constamment cette historicité de la nature, insiste pour dire que nous agissons sur son cours depuis longtemps. Pour le mieux, dans bien des cas. Le blé, le maïs, le cochon, etc.: tous des OGM forgés par nos ancêtres. Aussi avons-nous maîtrisé les infections qui faisaient de la vie — pourtant courte à l'époque — une longue suite de souffrances. Bravo antibiotiques! Adieu, vérole. La longévité gagnée n'a que plus de sens. Nos corps sont plus forts, plus grands. Tentez donc d'entrer dans des armures de chevaliers du Moyen Âge! Impossible, pour une majorité d'entre nous.

Serres n'aurait, je crois, pas de mal à faire sienne la proposition d'Élisée Reclus: « L'humanité est la nature consciente d'elle-même. » Aujourd'hui, cette phrase s'avère plus que jamais, et dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit. À tous points de vue: le processus d'évolution, jadis impersonnel, non humain, aveugle, est non seulement compris et aboli par nous et pour notre espèce, mais nous y intervenons de plus en plus de façon tellement efficace que nous en deviendrons bientôt les seuls responsables. « Omniprésentes », écrit Serres. « Tout dépend de nous. Et par des boucles nouvelles et inattendues, nous finissons nous-mêmes par dépendre des choses qui dépendent globalement de nous. »

L'humanité? Depuis Hiroshima, elle peut s'autodétruire. C'est aussi une force géologique pouvant, par son activité, influencer sur les climats. Heureusement, selon Serres, les cinq sens de l'homme



Antoine Robitaille



Michel Serres

ANTOINE ROBITAILLE LE DEVOIR

se trouvent simultanément prolongés et décuplés par les techniques: différentes prothèses permettant d'appréhender les bouleversements de la Terre. Émergence du « Biosom », qu'il nomme aussi Macrobe (en opposition à microbe), sorte de super-Gaïa, corps virtuel global ressentant tout puisque étant le fruit du réseautage de « l'ensemble des créneaux que les autres vivants découpent et occupent dans leur environnement ».

Dans l'infiniment petit, nous connaissons maintenant les gènes mieux que jamais, faisant de nous des créateurs d'espèces animales — et bientôt humaines? Voilà le post-humain, encore, qui pointe le bout de son nez. Rien pour inquiéter Serres, semble-t-il. Le meilleur est à venir.

Optimisme, disions-nous? Ce livre dégouline de louanges de ce qui advient, de ce qui s'en vient. Certes, le philosophe marque de petites pierres quelques scénarios redoutés (que les OGM ne soient que commerciaux, par exemple) et dénonce de façon répétitive les inégalités mondiales, allant jusqu'à condamner « la peine de mort » prononcée contre le quart de l'humanité par les pays nantis. C'est toutefois les grandes orgues qu'il déploie pour évoquer les possibilités heureuses.

pliquaient pas la transgénèse). Se dégage donc ici une impression de « rien de nouveau sous le soleil » (qui n'est pas sans contradiction avec son constat de révolution, rappelé page après page). Bien sûr, les références sont multiples et impressionnantes. Il dira par exemple que les techniques sont une façon d'extérioriser nos sens. Faire face à son ordinateur, dans l'optique « serrienne », s'apparente à la situation d'un saint Denis décapité, dont la légende raconte qu'il saisit sa tête fraîchement coupée sur le sol. Parfois, le procédé semble carrément bizarre. Par exemple lorsqu'il se sert de la « Sainte Famille » pour démontrer que le bouleversement de la filiation que le clonage engendrerait à eu des précédents. Rien de nouveau, donc. Parlant de Marie, il écrit: « Une femme engendre donc, comme fils, son Créateur et devient mère de son père [...] Mère de son père, une femme produite produit son producteur. Les réussites rationnelles, incorporées ou virginales de l'espèce humaine remplissent aujourd'hui, pour elle-même, cette figure. L'ère chrétienne accomplit sa promesse. Nous voici parents de notre propre parenté. » Marie, mère porteuse? Jésus premier clone? Et l'humanité devenue divine? J'exagère à peine. Bizarre, ce livre, disais-je. Un Raël aimerait sans doute ce mélange de symbolisme religieux et de confiance en la technique.

HOMINESCENCE

Michel Serres
Le Pommier
Paris, 2001, 339 pages

MICHEL TREMBLAY

L'Homme qui entendait siffler une bouilloire

« Avec ce texte court à la phrase déliée et dynamique, Tremblay gagne ici plus qu'ailleurs le pari de la sincérité. Les fidèles seront servis: les cuneux risquent d'apprécier. »

> Benny Vignault, *Le Soleil*

« ... un roman largement autobiographique où il nous fait découvrir ce compagnon de vie importun, collant, indélébile » qui partagera désormais sa vie: son acouphène. »

> Liliane Lacroix, *La Presse*

LEMEAC • ACTES SUD

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

FRANCE DAIGLE

« Un travail minutieux, bien tissé, rigoureux. Sa construction allie à la maîtrise narrative un talent avéré et une technique unique; et le résultat, une écriture jouissive. Bravo. »

Osée Kama, *Ici*

UN FIN PASSAGE

Roman
132 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

Entrevue avec Éric-Emmanuel Schmitt

Hitler, artiste raté

Il fallait une certaine audace pour s'attaquer à un tel tabou. Derrière ses manières douces, Éric-Emmanuel Schmitt n'en manque pas. Son dernier roman, *La Part de l'autre*, publié chez Albin Michel, s'est lancé sur les traces de nul autre qu'Adolf Hitler. Sans réhabiliter le monstre, à qui l'auteur voue toujours une haine vive, le roman essaie tout de même de le comprendre, notamment à travers la grille psychanalytique.

CAROLINE MONTPÉTIET
LE DEVOIR

Car ici, le démon des temps modernes se dédouble. Et l'histoire bifurque à partir d'un événement crucial, le refus qu'essuie le jeune Adolf Hitler de se faire admettre à l'École des beaux-arts, alors qu'il n'a que 17 ans.

D'un côté, on trouve donc Adolf H., personnage fictif reçu aux Beaux-Arts, bien qu'artiste médiocre, consultant le psychanalyste Freud pour soigner sa terreur de la nudité féminine. De l'autre, Adolf Hitler, le vrai, recalé, frustré à l'extrême, sombrant dans la misère avant de trouver dans la Première Guerre mondiale, où il est enrôlé comme soldat, une sorte de religion.

La guerre a sur ces deux personnages une influence différente. Alors qu'elle pacifiera le premier, elle avivra la rancœur, la haine et le sentiment d'humiliation du second. Et ce sont les Juifs qui deviendront pour ce dernier, qui au départ n'était pas antisémite, l'immense bouc émissaire de la défaite allemande.

«L'Allemagne ne peut pas tomber de si haut. Moi non plus», se dit le véritable Hitler, dans le roman de Schmitt, au moment de la défaite allemande. Puis, plus loin: «Nous avons perdu la guerre à cause des Juifs. Comment ne

m'en suis-je pas rendu compte plus tôt?»

Le dernier Hitler développera un tempérament narcissique démesuré, et il fera du nazisme son œuvre.

Philosophe de formation (il a fait sa thèse de doctorat sur Diderot), l'écrivain français Éric-Emmanuel Schmitt a commencé à vivre de sa plume dès la rédaction de sa deuxième pièce, *Le Visiteur*, qui a par ailleurs déjà été présentée à Montréal récemment. A 41 ans, il est aujourd'hui l'un des écrivains les plus en vue de sa génération. Et pour cause. D'une langue claire, il interroge avec rigueur les moments les plus névralgiques de l'histoire du monde. Son roman n'est pourtant pas une thèse, et l'auteur ne prétend pas donner des réponses définitives aux tragédies de l'histoire. Il admet cependant, en entrevue, croire à l'efficacité, sinon à la vérité de la psychanalyse. C'est cette psychanalyse, entreprise à la fin de l'adolescence, qui aurait pu rendre à Hitler son humanité, en faire un être disponible à l'autre, comme le suggère le titre du livre.

Fasciné par le cheminement de certains personnages de l'histoire, Éric-Emmanuel Schmitt a aussi écrit *L'Évangile selon Pilate* (Albin Michel, 2000), roman dans lequel Pilate finit d'ailleurs par se conver-

tir aux idées de la nouvelle religion du Christ.

Mais avec *La Part de l'autre*, il le reconnaît, l'auteur s'est imposé une tâche plus imposante encore. «Il n'y avait pas de tabou sur Pilate, alors qu'il y a un tabou sur Hitler. Hitler est vraiment un sujet tabou, en ce sens que c'est un sujet dont les gens n'ont pas envie de parler. Cela, on le comprend. Ou plutôt, ils s'en protègent en disant "je sais", reconnaît Schmitt, qui souhaite avoir démontré, avec ce livre, «comment la folie» est arrivée au Führer, «comment progressivement cela se fabrique. À mon avis, c'est pour cela que le livre est dérangeant», dit-il.

Une cohabitation ardue

Durant la période d'écriture, la cohabitation de Schmitt avec le monstre allemand a été ardue. Et l'une des difficultés de l'écrivain a été de se rapprocher du dictateur, en même temps qu'il conservait, à son égard, une distance narquoise.

«C'est-à-dire que je montre la proximité qu'on peut avoir [avec Hitler], puisque j'essaie de me mettre dans sa tête. J'y arrive jusqu'à la moitié de sa vie et après, je ne peux plus. Je le déteste tellement que je suis sarcastique», dit-il. Et pourtant, Schmitt le reconnaît, son livre humanise Hitler. Parce que Hitler était humain, que «l'inhumain est dans l'humain».

Toute la partie du roman consacrée à Adolf Hitler, le Führer, est authentique. Schmitt s'est notamment inspiré des recherches de Ian Kershaw, historien qui s'est intéressé à Hitler. Kershaw est un structuraliste, précise Schmitt, c'est-à-dire qu'il présente les événements, les cadres historiques,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
À la question «Peut-on croire en Dieu après Auschwitz?», Éric-Emmanuel Schmitt, qui se définit comme chrétien, répond oui.

comme ayant préséance sur les personnalités individuelles.

Hitler, artiste raté donc, dont la folie n'est pas tant due au ratage qu'à l'interprétation du ratage. Un Hitler qui, à la suite de cet échec, plutôt que de reconnaître qu'il n'a pas beaucoup travaillé, plutôt que de se mettre à faire autre chose, dira: «Je suis un génie incompris.» *La Part de l'autre* tente donc de

comprendre comment on peut arriver aux actes les plus sauvages, à la barbarie de l'Holocauste.

À la question «Peut-on croire en Dieu après Auschwitz?», Éric-Emmanuel Schmitt, qui se définit comme chrétien, répond oui. Selon lui, d'ailleurs, l'amour est la solution pratique aux problèmes philosophiques théoriques. Il ne cherche pas à excuser Hitler et af-

firme, citant Primo Levi, que seuls les morts le pourraient. Il tente cependant d'identifier, au cours d'un voisinage exigeant, la part du diable en nous.

LA PART DE L'AUTRE

Éric-Emmanuel Schmitt
Albin Michel
Paris, 2001, 497 pages

La ville des manques



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

«Love New York more than ever»: telle est, dit-on, la version post-traumatique adoptée par les New-Yorkais, depuis quelques semaines, du célèbre slogan concocté par l'Office du tourisme américain dans les années 80. Peut-on aimer Montréal d'une même ferveur, ce qui s'ap-

pelle aimer? Ceux qui y passent l'affirment, mais il n'y a qu'à comparer l'adhésion sans réserve du slogan new-yorkais et les contorsions abstraites auxquelles se livre son vis-à-vis montréalais («La fierté à une ville») pour prendre la mesure des réticences que dissimule à peine la formule alambiquée. Dans le milieu de la culture, et chez les écrivains plus particulièrement, les «retours d'Europe» ne prennent plus avec autant de force la forme méprisante ou accablée qu'ils avaient dans les années 50, mais ils affichent souvent celle, adoucie, un brin amère, du spleen et des regrets. Ah! si seulement...

Et de compter le public restreint des concerts et du théâtre, trop sollicité de toutes parts car trop peu nombreux, trop vite debout à la fin, bissant, adorant, pleurant d'émotion. De soupirer

après les tirages modestes des livres, les prix littéraires plus nombreux que les écrivains, et ces derniers plus nombreux que les lecteurs. De chercher en vain l'effervescence et la stimulation intellectuelle qu'offrirait un espace public plus vaste, plus complexe, plus houleux, moins contrasté, moins prévisible, moins consensuel.

Oui, bien sûr. Et pourtant, qui sait si Montréal n'est pas parvenue à un moment de son histoire susceptible d'en faire un lieu d'où il devient enfin intéressant d'écrire? La lecture du dernier numéro de la revue *Études françaises* (vol. 37, n° 3), publiée par les Presses de l'Université de Montréal, même s'il ne vise rien de tel, donne envie de le penser.

Écriture et judéité au Québec, préparé par Pierre Nepveu, ne tient ni de l'inventaire ni de l'an-

thologie. Plutôt, il propose quelques pistes de réflexion sur la culture juive et yiddish à Montréal à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, entre autres aspects à partir de certains de ses écrivains jusqu'à il y a peu honteusement ignorés de l'histoire littéraire québécoise. Attachée aux traces de sa filiation française, puis canadienne-française, à la formulation de son affirmation québécoise ensuite, ayant à peine jeté un regard au passage à ceux qui, en face, s'efforçaient d'en faire autant avec la littérature de souche anglo-saxonne, l'histoire traditionnelle pouvait-elle aller plus loin? Pouvait-elle soupçonner, par exemple, que la métropole avait recelé un milieu littéraire yiddish auquel les soubresauts de l'histoire politique en Europe et l'émigration qui s'en suivit

avaient donné une importance et un éclat rendus plus précieux par la fragilité d'un monde guetté par le déclin? Non, sans doute, mais quel appauvrissement dans cette ignorance!

Dans le Montréal du début du XX^e siècle, chacun semble en effet écrire dans son coin, au sein de sa famille — anglaise, yiddish, juive, française —, tout en s'ignorant ou cultivant des clichés sans états d'âme. Gabrielle Roy publie ses premiers romans, alors que A. M. Klein élabore son œuvre, et Jacob Isaac Segal est un contemporain de Nelligan, mais l'histoire littéraire traditionnelle ne porte aucune trace de cette diversité, et les œuvres, tout au plus, des marques lointaines, intermittentes, souvent stéréotypées de l'existence de l'autre.

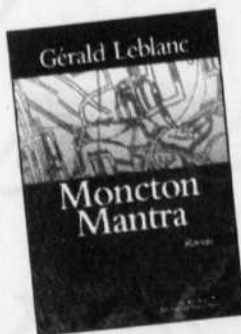
Signes encourageants d'un

changement de perspective: au cours des dernières années, diverses initiatives éditoriales ont enrichi cette vision réductrice, préparant la voie et les esprits à ce qui pourrait peut-être se révéler, si les écrivains savent saisir la perche hétérogène, une période particulièrement stimulante sur le plan littéraire. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler ici ces ouvrages: le grand roman de A. M. Klein, *Le Second Rouleau* (Boréal, 1990, traduit de l'anglais par Charlotte et Robert Melançon), *Poèmes yiddish* de Jacob Isaac Segal (Noroit, 1992, traduits du yiddish par Pierre Ancil), les chroniques d'Israël Medresh, également traduites du yiddish par Ancil et réunies dans *Le Montréal juif d'autrefois* (Septentrion, 1997), et dont le second tome, *Le Montréal juif de l'entre-deux-guerres*, a paru à l'occasion du Salon du livre de Montréal. Enfin, le roman par moments picaresque de Yehuda Elberg, *Kalman l'infirmier* (Leméac/Actes Sud, 2000, traduit du yiddish par Pierre Ancil).

La mystique du désir

LECTURE EN MUSIQUE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

À la Maison des écrivains,
le 29 novembre 2001,
Gérald Leblanc, poète acadien,
livrera des extraits
de son premier roman
Moncton Mantra



Depuis toujours, l'écriture tisse des liens privilégiés avec le mystère du monde. Cette fois, la quête du sens s'articule autour de la ville de Moncton. Cette cité toute en contrastes devient le prétexte à «un chant impressionniste rempli de chutes et de fulgurances...» *Moncton Mantra* a été publié aux Éditions Perce-Neige (Acadie) en 1997.

Dans ce récit de jeunesse, l'auteur cultive, toutes drogues et alcools confondus, «le long dérèglement des sens» qui semblait la norme au cours des folles années 70. Avec vérité et simplicité, Gérald Leblanc nous entraîne dans un voyage existentiel d'où émerge, sans conteste, «quelque chose comme de la grâce...» Sa lecture sera accompagnée par les intermèdes d'un d.j. mixant en douceur les Doors, Pink Floyd et des sonorités plus actuelles.

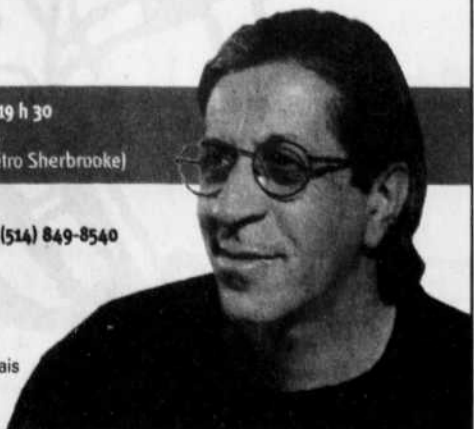
Gérald Leblanc est né à Bouctouche au Nouveau-Brunswick. Il est l'auteur d'une quinzaine de livres dont *Complainte du continent*, *Géographie de la nuit rouge* et *Éloge du chiac*. Il travaille actuellement à une importante saga intitulée *Atlantide*. M. Leblanc est le directeur littéraire des Éditions Perce-Neige.

Nous remercions l'UNEQ de son aimable collaboration.

Jeu 29 novembre 2001, 19 h 30
à la Maison des écrivains
3492, Laval, Montréal (Métro Sherbrooke)

Entrée libre
Réservation obligatoire: (514) 849-8540

Une présentation du
Regroupement
des éditeurs
canadiens-français



NOUVEAUTÉ

Jacques Gauthier pose des questions à Thérèse de Lisieux; celle-ci lui répond à partir de ses écrits et de ses paroles.

Une façon originale et conviviale de découvrir l'essentiel du message d'amour de la plus grande sainte des temps modernes.

NOVALIS
Les mots de l'âme

www.novalis.ca

Jacques Gauthier
Entretiens avec Thérèse de Lisieux

Olivieri
librairie • bistro

UN BISTRO
DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS
DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Une vie d'étude

Mais qu'on ne se méprenne pas. Cette reconnaissance de l'apport yiddish à la littérature qui s'écrit à Montréal relève moins d'une quelconque réparation généreuse et multiethnique, qui ferait une place aux écrivains juifs et yiddish aux côtés des écrivains néo-québécois, coqueluches des dernières années, qu'elle ne procède d'une certaine manière d'être au monde — incertaine, dans un constant apprentissage, une vie vouée à l'étude, en somme.

Dans un article intitulé «*L'imitation de la Torah*» et s'inspirant de la lecture du *Second Rouleau* d'A. M. Klein, Anne-Elaine Cliche met ainsi en garde contre la tentation d'utiliser hors de leur contexte les mots «exil» et «errance», véritable tarte à la crème de la postmodernité littéraire. L'exil, écrit-elle, n'est «pas seulement une expérience géographique d'extraterritorialité; il est un devoir de penser et d'interprétation» que s'assigne l'éternel étudiant de la Loi. Un arrachement, une coupure, s'agissant de l'écrivain, aux certitudes de son milieu, quel qu'il soit. «Le Québec, mais c'est l'Occident actuel, semble avoir perdu le sens de ce risque au fondement de la vie psychique», ajoute Cliche.

L'a-t-il seulement déjà eu? À en lire les roboratives «*Méditations autobiographiques autour de la judéité*» que livre Régine Robin dans le même numéro, une telle conquête reste à faire. Montréal, découpée, excentrée, brassée et brassant, qui renvoie encore régulièrement les plus atypiques et les plus exigeants de ses écrivains à une forme d'exil intérieur, Montréal, ville des flottements et des incertitudes, ville des manques, serait donc juive dans son essence. Ce serait sa chance.

LIVRES

BIOGRAPHIE

Pour savoir tout ce qui ne vous intéresse pas sur Madonna

SYLVAIN CORMIER

Madonna, pas Madonna la chanteuse pop mais Madonna la star aux cent métamorphoses, fascine les gens qui pensent. Ou plutôt: les femmes qui pensent, une Camille Paglia, par exemple, subjuguée jusqu'au tréfonds de son intelligence par la madone du New Jersey. C'est ce qui distingue avantageusement Madonna d'une Marilyn Monroe, laquelle inspirait inlassablement la prose (et le désir de protection) des Arthur Miller et Norman Mailer de la confrérie littéraire américaine. Vrais penseurs mais très gars quand même. Madonna fascine les femmes qui pensent parce qu'elle semble détenir sur son destin — et la planète média — la plus enviable maîtrise, jouant la triple carte vierge-putain-maman avec intelligence et instinct, capable de durer, voire de renaître périodiquement, là où la plupart des autres épuisent leurs quinze réglementaires minutes de gloire et finissent aux séances de signatures des conventions de fans. Comment fait-elle? Comment cette fille partie de rien, cette Britney Spears version pas conne, a-t-elle façonné ses multiples personnalités et fait de sa propre vie un roman-fléuve digne d'intérêt prolongé?

Who's That Girl?, chantait Madonna. C'est aussi le titre du chapitre «enquête» de Madonna, la bio

«définitive» que signe Barbara Victor. «Intriguée, fascinée», la journaliste d'origine montrealaise a fouillé l'affaire avec tout le sérieux d'une aguerrie du *U.S. News And World Report*, intervieweuse de présidents et de têtes couronnées, romancière de surcroît. Tout vu, tout lu, tout écouté, fait le tour des témoins, de la petite enfance à la célébrité, Victor a bien travaillé, irréprochable pro. A la vie intérieure de Madonna près — la bio est non autorisée, ce qui lui confère toute son autorité... —, on sait tout. Mieux, on comprend. «Nous vivons à une époque où l'image plus que le talent est décisif et où l'aberration plus que l'originalité est vitale au succès. S'il y a une superstar dans les vingt dernières années qui a utilisé l'image et l'aberration, c'est bien Madonna. Caméléon autodidacte, elle sait, comme Barnum, anticiper les modes et les tendances qui vont en définitive retenir l'attention du public» (p. 20). Et Victor de nous rappeler toutes les modes et tendances anticipées par Madonna.

Ca vous intéresse, vous? N'est-il pas suffisant d'avoir assisté depuis vingt ans au spectacle ininterrompu de Madonna? Cette bio bien faite, voire éclairante sur les motivations profondes de Madonna Louise Veronica Ciccone, montre bien les limites de la bio de star en cette année d'incessant bombardement d'informations sur les stars. Suivez

mon regard: on se contrefout des motivations profondes. On avait déjà le maximum comestible de Madonna dans la bouche avant d'ouvrir le bouquin. A la limite peut-on encore regarder un nouveau clip de Madonna, ou voir dans *Entertainment Weekly* la dernière photo croquée à la sauvette de Lourdes (sa miraculeuse fille) sans sourciller: on est habitué, ça glisse sur le corps avec le reste des «nouvelles» concernant Brad Pitt et Jennifer Aniston. Mais une bio? Gaspillage. La vie est déjà bien assez occupée par Madonna.

Pourquoi y a-t-il eu tant de bios à propos d'une Marilyn? De Garbo? Parce qu'il y avait des pans secrets. Des zones d'ombre. Parce qu'il n'y avait pas *Access Hollywood* tous les jours à la télé. Avec Madonna, ce qui est ici révélé de ses «vieux démons», de ses relations avec Sean Penn ou Carlos Leon importe peu: c'est la part publique qui prend toute la place et, de là, constitue la seule part qui compte. Excellent au demeurant, le livre de Barbara Victor ne fait qu'ajouter à l'encombrement du paysage.

MADONNA

Barbara Victor
Traduit de l'anglais par Robert Macia et Florence Bouzinac
Flammarion Québec
Montréal, 2001, 430 pages

POLAR

Désorienté

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

L'attentat au gaz sarin dans le métro de Tokyo par quelques allumés de la secte Aum-Vérité suprême en mars 1995 constituait un trop beau sujet pour ne pas être l'objet d'un polar bien sombre, bien glauque et tout japonais. Et Romain Slocombe, auteur français de romans jeunesse et de bédés, photographie à ses heures et amoureux inconditionnel du pays du Soleil levant, en a fait le sujet du deuxième tome de sa *Crucifixion en jaune* (clin d'œil à la trilogie d'Henry Miller, *La Crucifixion en rose*).

Chaque chapitre de cette brique de plus de 700 pages débute avec un haïku dont la simplicité et la beauté, sans compter la justesse, éblouissent. On y suit le photographe Gilbert Woodbrooke, qui profite de cette période tumultueuse pour revisiter, dans un Japon au bord de la crise de nerfs, aux confins de l'apocalypse, les îles du Levant au service d'un reporter télé assoiffé de sexe. Étudiantes dégantées et propos salaces sont au rendez-vous dans cette histoire où entrent bientôt en scène des mafiosi de l'extrême-droite nipponne, les yakuzas, sabre au poing et vengeance au cœur.

La mise en contexte opérée par Slocombe est juste

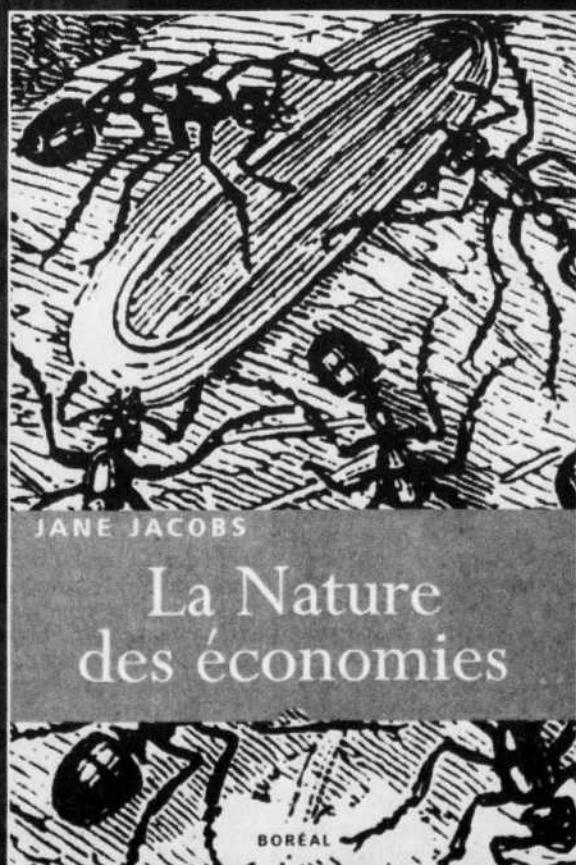
et sensible, et les données historiques sur la secte Aum-Shinrikyô reposent sur la célèbre étude *The Cult at the End of the World: The Incredible Story of Aum*, de David E. Kaplan et Andrew Marshall, publiée à Londres chez Hutchison. Ce qui rend crédible cette épopée au cœur d'un pays au bord du gouffre financier et aux valeurs traditionnelles en débandade, un pays qui n'en peut plus de se chercher. Gilbert-san y affronte Aum et les yakuzas avec conviction, au péril de sa vie et surtout de celle des autres. D'où une entrée en matière qui donne le ton avec une citation tirée de *Danse, danse, danse* d'Haruki Murakami: «Elle ne se faisait aucun souci pour moi, écrivait-elle encore, parce que je retomberais toujours sur mes pattes, quoi que je fasse. Elle se faisait plutôt du souci pour les gens que j'allais désormais rencontrer.» Un récit qui se déguste comme un sushi, d'une seule bouchée, et bien relevé.

LA CRUCIFIXION EN JAUNE, TOME 2 -
BRUME DE PRINTEMPS

Romain Slocombe
Paris
Gallimard, «Série noire»
Paris, 2001, 712 pages

JANE JACOBS

La Nature des économies



Et si les économies obéissaient aux mêmes principes que ceux qui gouvernent les systèmes naturels? Jane Jacobs propose ici de nouvelles façons de concevoir l'économie, qui nous permettront en même temps d'augmenter la prospérité et de protéger l'environnement.

Économie
198 pages • 22,95 \$



Boreál

www.editionsboreal.qc.ca

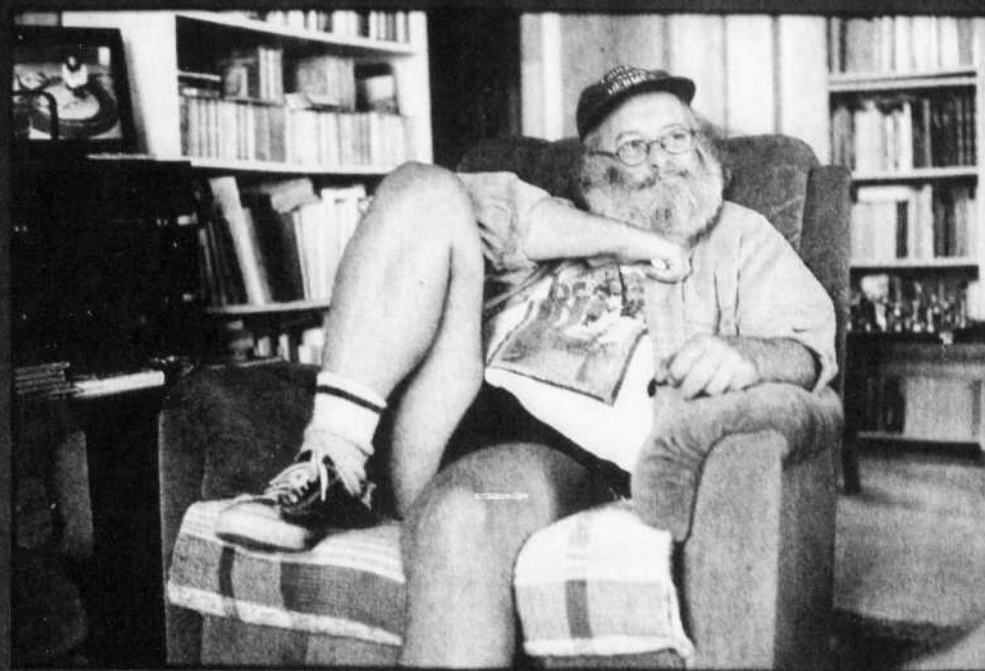
VICTOR-LÉVY BEAULIEU
Prix Athanase-David
Littérature 2001

Photo: © Ludovic Frenaux, 2001

À HONNEUR
DONNÉ
ON NE REGARDE
PAS LA BRIBE...
ON LIT
TOUTE L'ŒUVRE!

Œuvres de Victor-Lévy Beaulieu, aux Éditions TROIS-PISTOLES

Dans la collection
«Œuvres complètes»

Tome 1: Mémoires d'outre-tonneau

Tome 2: Race de monde

Tome 3: La nuit de Malcomm Hudd

Tome 4: Pour saluer Victor Hugo

Tome 5: Jos Connaissant

Tome 6: Écrits de jeunesse 1964/1969

Tome 7: Un rêve québécois

Tome 8: Les grands-pères

Tome 9: Oh Miami Miami Miami

Tome 10: Jack Kérouac

Tome 11: Chroniques du pays malaisé
1970/1979

Tome 12: Blanche forcée

Tome 13: N'évoque plus que
le désenchantement de ta ténèbre,
mon si pauvre Abel

Tome 14: Sagamo Job J

Tome 15: Monsieur Melville:
Dans les aveilles de Moby DickTome 16: Monsieur Melville:
Lorsque souffle Moby DickTome 17: Monsieur Melville:
L'après Moby Dick
ou la souveraine poésie

Tome 18: Una

Tome 19: Discours de Samm

Tome 20: Don Quichotte de la Démanche

Tome 21: En attendant Trudot
suivi de Y avait beaucoup
de Lacasse heureuxTome 22: Manuel de la petite littérature
du QuébecTome 23: Ma Corriveau
suivi de La sorcellerie en
finale sexuée et Le théâtre de la folieTome 24: Monsieur Zéro
suivi de La route de MiamiTome 25: Cérémonial pour l'assassinat
d'un ministre
suivi de L'écrivain et le pays équivoqueTome 26: La tête de Monsieur Ferron
ou Les Chiens

Tome 27: Satan Belhumeur

Tome 28: Moi Pierre Leroy, prophète,
martyr et un peu fêlé du chaudron

Tome 29: Steven le Hérault

Tome 30: Chroniques polissonnes
d'un téléphage enragéTome 31: La nuit de la grande citrouille
suivi de La table de concertationTome 32: Pour faire une longue
histoire courte

Tome 33: Entre la sainteté et le terrorisme

Tome 34: Seigneur Léon Tolstoï

Tome 35: Sophie et Léon

Tome 36: L'héritage, théâtre

Tome 37: Docteur Ferron

Tome 38: Les carnets de l'écrivain Faust

Tome 39: La maison cassée
suivi de Le bonheur total

Tome 40: Monsieur de Voltaire

La guerre des clochers

Québec obstin角度

Beauté féroce

Les contes québécois du grand-père

forgeron à son petit-fils Bouscotte

Un loup nommé Yves Thériault

Bouscotte - Le goût du beau risque

Bouscotte - Les conditions gagnantes

Bouscotte - L'amnésie globale transitoire

Deux sollicitudes (avec Margaret Atwood)

Trois-Pistoles et les Basques,

le pays de mon père

(photographies de Gilles Gaudreau)

Le Bas Saint-Laurent,

les racines de Bouscotte

(photographies de Michel Dompierre)

Aux Éditions Stanké

L'héritage, tome 1

L'héritage, tome 2

Les gens du fleuve, anthologie de poésie

La jument de la nuit, tome 1:

Les oncles jumeaux

Gratien, Bousille et les autres

Chez VLB Éditeur

Les mots des autres

En préparation, à paraître
aux Éditions TROIS-PISTOLES

James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots

Docteur L'Indienne

Tamerlan le mirifique

L'héritage, tome 3

Le goût du revolver, polémiques

La jument de la nuit, tome 2:

La bonne sœur

La jument de la nuit, tome 3:

La fille du cardinal

La jument de la nuit, tome 4: Bibi

La jument de la nuit, tome 5: Le clan ultime

Montréal P.Q.

Ci-gît Artaud

La grande tribu

VIENT
DE PARAÎTREVingt-sept petits poèmes pour jouer dans l'eau des mots
(illustrations de Yves Harrison)

LIVRES

Entrevue avec Jean-Luc Benoziglio

Le monument anachronique

Benoziglio dédramatise la folie du monde

GUYLAINE MASSOUTRE

Jean-Luc Benoziglio présentait cette semaine sa version de la nouvelle Bible. Il sort aussi un roman, son onzième, dans la collection de Denis Roche; qu'on l'imagine le plus éloigné possible du rigoureux travail de la traduction. L'homme est né en Suisse, en 1940, de père juif espagnol, d'origine turque, et de mère italienne. Il s'installe à Paris où, vers trente ans, il écrit son premier roman: *Quelqu'unbis est mort* (1972). Pour *Cabinet portrait*, en 1980, il reçoit le prix Médicis, consolidant sa réputation d'humour.

Non, il n'est pas croyant, même s'il a étudié chez les frères. C'est tout le contraire. Ce projet biblique, auquel l'a invité Jean Eche- noz, par amitié et pour son travail sur la langue, ne changera pas ses romans. Il faut lire pour s'étonner davantage: *La Pyramide ronde*, passé trois hoquets de rire, déconcerte.

C'est l'histoire improbable de Pharaon, qui vécut entre -1370 et -1335. Le roman se veut à mi-chemin entre les best-sellers égyptiens de Christian Jacq, avec ses croisières organisées sur le Nil, et la fiction savante, hautement documentée, de Marguerite Yourcenar racontant Hadrien. Entre les deux, pensez Queneau, Perec, les écrivains de l'Oulipo. Tout ce qui est archaïque tourne, bizarroïde, en langue benozigienne.

«L'écrivain n'est peut-être pas le mieux placé pour expliquer ses livres, explique ce fils de psychanalyste. L'autodérision étant ma manière habituelle de fonctionner, j'ai refusé les étiquettes. Mais je reconnais que tous mes livres ont été contemporains et largement autobiographiques. Je me pensais incapable d'écrire un roman historique, surtout que, trop léché, ce genre me tombe des mains.»

Documenté, mais pas trop

Sur un mode comique, *La Pyramide ronde* invente comment Pha-

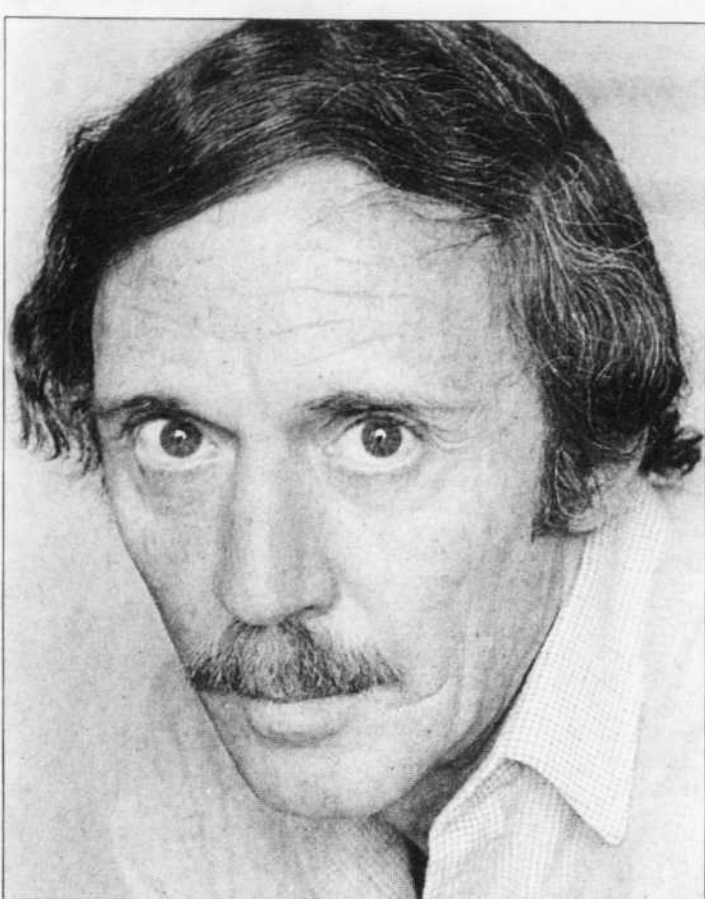
raon, premier artisan d'une religion monothéiste, voulut construire un monument rond comme le soleil, son dieu. Il échoua aussi à réformer l'orthographe et les arts. Plein d'enthousiasme à ses débuts, le réformateur se heurta à la révolte générale, surtout des prêtres; son règne, aux dates incertaines, dura moins de vingt ans. «J'ai pris chez moi quelques rares livres, et vogue la galère de l'inspiration!»

C'était là belle matière à fabulation: «Il y a un côté Mille et une nuits dans ce personnage qui sort incognito pour écouter ce que les courtisans lui cachent», explique Benoziglio. «J'en profite pour m'écarter de la fausse sincérité du roman, qui dit tout ce qu'on pensait, disait, buvait, pour trouver un style ahistorique, c'est-à-dire écrire des visions qui nous ramènent au temps présent.» Procédant selon le principe du décompte historique (-1347, -1341, -1339, etc.), il écrit sans plan ni chapitres prédéterminés. Ne pas s'inquiéter si une chanteuse d'époque entonne, dans un cabaret, une chanson de Billie Holiday: fan de jazz, il fait des variations et des improvisations à l'avenant.

Un vent de plaisir entraîne donc sa plume, encore qu'il avoue y mettre une ardeur minutieuse. Que penser de ce bataclan de jeux de mots sur les noms propres (Kou de Jarnark, Rôb-Inhoud, Stéh-no, Khonsil, Pièr Hélelou, Apô-Linère et autres facéties, extirpées d'un papyrus garanti authentique), sinon qu'aux rythmes et aux sons correspond un jeu poétique, chargé d'inconscient? Il répond: «Chaque mot est un carrefour d'associations d'idées. Sans que je m'adonne à l'écriture automatique, je souscris à la boutade: "Je préfère l'aventure d'une écriture à l'écriture d'une aventure."» Sa folie délirante est cohérente, et son plaisir, très casse-gueule, contrôlé.

L'aventure de l'écriture

«Il se peut que j'aie exagéré dans les noms propres, fait-il modeste-



«L'écrivain n'est peut-être pas le mieux placé pour expliquer ses livres», fait remarquer Jean-Luc Benoziglio, ce fils de psychanalyste.

ment remarquer. Mais, fichu pour fichu, autant jouer! Ouvrez un dictionnaire d'hieroglyphes et vous verrez que les noms sont incompréhensibles. Jamais traduits, ils ont pourtant un sens.» L'art du lapsus, de l'accroc, de l'association involontaire, qu'on se rassure chez Lacan ou San Antonio, demeure verrouillé. Il renvoie aux courts-circuits du présent et du passé, comme la mémoire proustienne.

Cette ouverture à l'inconscient s'inscrit dans la langue. Coupée, trouée d'ellipses, la langue se charge d'obscurité. Cela désarçonne, dans cette *Pyramide*

ronde, architecture impossible à asseoir. Dans *Tableaux d'une ex*, en 1989, le défi était de raconter une rupture sentimentale, histoire d'où combien éculée, sans tomber dans la banalité. Douze ans plus tard, il cherche en acrobate ces mots-carrefours et les longues phrases par lesquelles retomber sur ses pieds. «J'adore les parenthèses, qui sont comme des courses d'obstacles avec des haies à franchir. J'ai beaucoup lu Claude Simon et Raymond Roussel.» Denis Roche le sait.

La filiation de Benoziglio à *La Disparition* de Perec s'impose.

Comme chez lui, la mémoire meurtrie, coupable également, appuie sur des leviers dans la langue. L'humour efface des pans d'identité, ce qui transforme l'apparente jubilation d'écrire en deuil souterrain. «Céline disait que la petite musique ne vient pas tous les jours toute seule», appuie-t-il, moqueur, presque fuyant. S'il écrit «Celui qui est seul, s'il tombe, il n'a personne pour le relever», la citation biblique «tombe bien», aux sens propre et figuré. L'écriture boite, cascade, joue à cloche-pied, jusqu'à ce que Pharaon finisse en fauteuil roulant. La langue se fait attachante, par séduction, par glissement illogique et nécessaire à la fois.

Le lecteur glissera donc de la lettre au texte, et réciproquement. La narration n'est pas toute préméditée, dira l'auteur: «Tout ce qui arrive n'est pas téléphoné. Je suis un homme sérieux dans la vie.» De même, quand Pharaon imagine l'avenir, on entre dans une vision fantaisiste où rejoindre Benoziglio, qui refuse d'être un puits de science. La pyramide est une boucle ronde, figure où on retrouve ce goût secret de la lecture que le narrateur de *Cabinet portrait* entretenait aux toilettes en interrogeant le monde dans les 25 volumes de *L'Encyclopédie* qu'il y avait entreposés.

Par esprit d'escalier, Benoziglio place des hiéroglyphes — des caractères spéciaux de l'ordinateur utilisés, pour la première fois, à écrire ce roman. Ho là! Cette idée enfantine vient des graffitis des carriers égyptiens, qui ont gravé: «J'ai déplacé ce bloc ici pour le mettre là.» Le fantôme, immortel? L'autodérision, sérieuse? L'humour, juif? Le clin d'œil aux paysans du canton de Vaud? Le narrateur, refusant de pontifier, n'est pas dupe de lui-même.

LA PYRAMIDE RONDE

Jean-Luc Benoziglio
Le Seuil
Paris, 2001, 297 pages

ROMAN ÉTRANGER

L'homme-livre

NAÏM KATTAN

À un moment où la civilisation bascule, où le monde change, deux hommes se trouvent face à face dans une ville en quête d'un sens à donner à une religion qui les gouverne.

Nous sommes en 1404 à Florence, ville qui va être conquise par l'armée du roi français Charles VIII. La Renaissance met en question une manière de penser, une hiérarchie, un régime. L'Église catholique, gouvernée par une autorité décadente, corrompue, est toujours puissante. Le gouvernement est entre les mains d'une dynastie dégradée, les Médicis, même si Laurent de Médicis incarne l'espoir. Ami des philosophes, des humanistes, protecteur des arts, il ne parvient pas, toutefois, à surmonter les obstacles et à échapper aux pièges.

Deux hommes dominent l'époque: Pic de la Mirandole et Savonarole. Amis de jeunesse, ils ont le même souci de comprendre leur temps. Bien que proches, ils choisissent des voies opposées.

Pic est riche, beau et d'une intelligence rare. À seize ans, il est déjà un érudit, reconnu pour son savoir, respecté et recherché pour ses connaissances. De plus, il est séduisant et les femmes affluent autour de lui. Il tente de déceler la direction de l'avenir et refuse de s'enfermer dans les dogmes d'une Église qui rejette l'humanisme, celui des philosophes grecs, celui de la Kabbale juive et celui qui est en train de naître. Pic lit tout, apprend le grec et l'hébreu afin de découvrir les richesses inconnues ou méconnues quand elles ne sont pas rejetées. Il s'oppose à toute superstition et rédige un traité dans lequel il fustige les astrologues. Il étudie les philosophes grecs et la Kabbale sans renier pour autant le message du Christ.

Savonarole

Face à lui: Savonarole. Lui aussi fut assoiffé de connaissances; lui aussi a dévoré les livres des Anciens jusqu'au moment où il décide de porter la soutane et de se consacrer à la religion. Il choisit la pauvreté, ne se déplace qu'à pieds nus, exhibe ses plaies, ses blessures. Ami des pauvres et des déshérités, il les appelle au repentir, veut sauver Florence du lucre et de la luxure. Dans ses sermons enflammés, il demande aux hommes de se départir de leurs richesses et aux femmes de se délester de leurs bijoux et d'opter pour la pureté. Il constitue une armée de fanciulli, des enfants qui mènent bataille contre les récalcitrants et prépare un bûcher des vanités où seront livrés aux flammes tous les livres et tous les écrits qui ne se conforment pas à la lettre de la doctrine de l'Église.

En attendant la rencontre décisive avec son ancien ami devenu son adversaire, l'ennemi des livres et des lumières, Pic se remémore son passé, ses rapports avec sa mère, son aventure amoureuse avec Laodomia Strozzi, qui avait rejeté les avances de Savonarole (peine d'amour qui a conduit ce dernier au fanatisme). Il revient en esprit à son enlèvement d'une femme mariée, cousine de Laurent de Médicis, à l'amitié qui le liait à celui-ci ainsi qu'à Marsile Ficin. Tant d'événements qui interviennent dans une si courte vie. En effet, Pic meurt à trente et un ans, probablement empoisonné par Savonarole.

Sans négliger la chronologie des événements, Catherine David dresse le portrait d'une époque riche en bouleversements et qui, étrangement, ressemble, sur divers points, à la nôtre. Elle met en scène deux hommes qui s'appuient sur la parole, croient en sa primauté. Pic l'utilise pour chercher une voie, une direction, et Savonarole l'exploite comme instrument de domination, comme arme de combat. Aussi, celui qui savait tout apparaît fragile, impuissant face au fanatisme démagogique.

Pic se préparait à un débat public avec Savonarole, affrontement qui n'a pas eu lieu. Cependant, à la fin de l'ouvrage, Catherine David fait le récit d'un échange dramatique entre Pic, qui était à l'agonie, et Savonarole. Ce dernier le falsifie et prétend que son ami se préparait à se soumettre à l'Ordre des dominicains. Le débat réel demeure exemplaire et l'auteur a heureusement eu la précaution de ne pas tenter de l'appliquer à d'autres confrontations, de ne pas trop actualiser, ce qui n'empêche pas le lecteur de le faire.

L'HOMME QUI SAVAIT TOUT
Catherine David
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 474 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un pont identitaire

Le comédien
Jean-François Casabonne
publie un conte philosophique
sur la foi brûlante en chacun

DAVID CANTIN

L'année dernière, le comédien Jean-François Casabonne publiait un premier récit où il racontait avec beaucoup de conviction un voyage à pied, de nature spirituelle, entre Carleton et Montréal. Ce périple laissait entendre un mouvement concret vers Dieu, mais aussi une prose capable d'évoquer une foi indomptable. Dans *Jésus de Chicoutimi*, le trajet sépare, cette fois, un fils de son père biologique. À la suite du décès de sa mère, Marciene Brassard, Narcisse Bonne Maison cherchera à rencontrer un certain monsieur Djalala. En moins de cent pages, on découvre l'univers d'un écrivain à la recherche de la part secrète de sa naissance.

Dès les premières phrases de cette courte histoire, Casabonne renoue avec l'élan poétique qu'il amorçait dans *Du cœur aux pieds*. Les associations ludiques se croisent afin d'inventer une langue capable de rendre crédible une quête aussi primordiale. Narcisse Bonne Maison découvre quelques indices qui le rapprochent d'une vérité essentielle: son père en fuite n'est nul autre qu'un chirurgien généraliste d'origine syrienne. C'est alors que s'échangent les tentatives pour comprendre les raisons derrière ce départ.

La rencontre entre la mère et ce «Monsieur de l'Indiana» a eu lieu à Chicoutimi dans les années 60. Peu de temps après, le père voudra perdre tout contact avec son Narcisse. Plus tard, l'adulte cherchera à savoir la vérité. Les lettres ainsi que les appels se succèdent. Toutefois, le trajet ne se limite pas à la simple rencontre avec le père absent. On en découvre ainsi un peu plus sur l'existence de cet homme qui tente de «crever entre [lui et son père] ce silence mythique.»

Peu à peu, le narrateur semble associer à son geste une symbiose presque mystique: «Jésus de Bethléem a probablement été conçu on ne peut plus naturellement. L'Immaculée Conception n'est pas une question d'organe. Et si Marie, sa



mère, lui avait dit qu'elle s'était trouvée enceinte de façon mystérieuse et que Jésus ensuite ait cherché son père, son vrai père biologique toute sa vie, pour finalement le trouver et être accueilli par lui comme le père de la parabole de l'enfant prodigue et qu'après il ait mis son attention sur le Père créateur de l'univers, mirant son regard sur cette vérité que nous sommes tous reliés indépendamment des races, indépendamment de toute croyance et que nos réelles origines sont d'en haut et que notre avenir est dans le fait que nous sommes tous fils et filles de ce père invisible, tellement présent que nous pouvons l'apercevoir, il circule amour entre nous frères et sœurs aimants.»

Une œuvre grave et légère qui tourne autour de la blessure de l'absence

Jésus de Chicoutimi, une Perséide de Damas
Jean-François Casabonne
Éditions du Silence
Montréal, 2001, 94 pages

80 000 mots •
250 000 citations •
6 volumes sous coffret •

LE GRAND ROBERT nouvelle édition

le plaisir des mots

OFFRE EXCEPTIONNELLE DE LANCEMENT

LE GRAND ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE

Disponible en librairie dès maintenant !

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Des lectures qui font apprendre

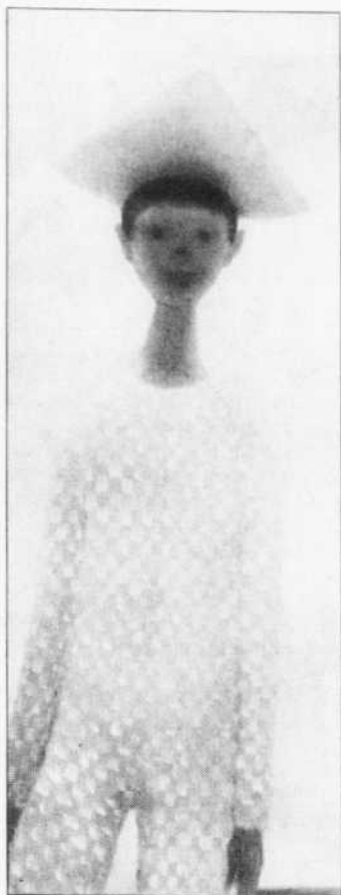
GINETTE GUINDON

Les livres documentaires, ces mal-aimés de ceux qui voudraient que les enfants ne lisent que de la grande littérature! Ils sont pourtant source de connaissances complémentaires à l'école et, surtout, ils permettent aux petits curieux de s'adonner sagement à leurs passions. Quel adulte n'a pas été pris au dépourvu devant un enfant complètement fasciné par un domaine du savoir, devenant ainsi le maître face au grand redevenu l'élève?

Les éditeurs québécois publient peu de livres documentaires, coûteux à produire et dont on trouve facilement un corpus intéressant sur le marché international. C'est cependant déplorable car les enfants sont ainsi privés de sujets propres à la culture d'ici ou d'un traitement plus idoine sur un thème universel. Cela étant, quelques titres parus récemment apportent beaucoup de fraîcheur à cette production souvent méprisée.

Depuis leur fondation, en 1983, les Éditions Michel Quintin ont le mérite de confectionner d'excellents livres documentaires. Il faut dire que leur catalogue est largement influencé par la formation du patron en médecine vétérinaire. Les deux premiers albums de la collection «Savais-tu?» présentent *Les Dinosaures*, sujet inépuisable pour les enfants, et *Les Chauves-souris*, selon une formule qui a déjà fait ses preuves, c'est-à-dire le mariage entre la bande dessinée et l'information. «Savais-tu que l'anatosaure, un dinosaure à bec de canard, avait une denture qui atteignait le nombre record de 2000 dents?» «Savais-tu qu'il est faux de croire que les chauves-souris peuvent s'accrocher aux cheveux?» Les dessins caricaturaux aidant, c'est par le truchement de questions-réponses que les lecteurs de 7 à 11 ans s'amuse en apprenant les données essentielles du comportement de certains animaux. Une excellente collection, à en juger par ces deux premiers titres qui seront suivis par *Les Serpents* et *Les Araignées*.

Pour les lecteurs plus âgés, y compris les adultes, XYZ Éditeur fait paraître deux autres titres



MICHEL FILION
Le Petit Arlequin, 1959, de Jean Paul Lemieux, une des nombreuses œuvres du peintre illustrant l'album de Christine Brouillet, Un Héros pour Hildegarde.

dans son excellente collection «Les Grandes Figures»: *Norman Bethune* et *Marius Barbeau*. Louis Cornélius a commenté ces ouvrages dans les pages de ce journal, mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici leur existence auprès du public adolescent auquel ils sont destinés. Le premier sujet, «homme de caractère et de conviction» (sous-titre de l'ouvrage), est un vrai modèle pour les adolescents en mal d'idéalisme. «Je refuse d'approuver, par passivité ou par inaction, les guerres que des hommes cupides livrent à d'autres hommes.» Tiens donc! Ce médecin socialiste qui a œuvré gratuitement auprès des indi-

gents de Montréal a son monument au coin des rues Guy et De Maisonneuve. En l'admirant, les jeunes pourront désormais mieux saluer ce grand homme grâce au texte et à la traduction de deux écrivains pour la jeunesse.

Quant à Marius Barbeau, parfait inconnu pour la plupart des ados, il est pourtant à la source de plusieurs contes et légendes dont ils ont sûrement entendu parler. Ce fameux ethnologue a colligé une imposante documentation sur plusieurs peuples amérindiens du Canada et a donné une dimension scientifique au folklore. Les deux volumes sont complétés par une chronologie établie intelligemment en regard du milieu des héros mais replacée dans le contexte du Canada et du monde. Des éléments de bibliographie seront utiles aux enseignants s'il leur prenait la bonne idée d'en intégrer l'étude en classe.

Mentionnons aussi l'intéressante bande dessinée documentaire *Les Grands Débrouillards*, parue chez Soulières Éditeur il y a quelques mois, en collaboration avec le magazine *Les Débrouillards* et la Fondation Historica, qui présente de façon amusante onze biographies d'illustres Canadiens, dont cinq Québécois: Ernest Cormier, Pierre Dansereau, Fernand Seguin, Lucille Teasdale et Daniel Langlois.

Christine Brouillet, quant à elle, n'arrive pas à terminer son dernier roman pour adultes, actuellement en chantier, tant les projets qu'on lui propose pour le jeune public l'enchantent. C'est le cas de *C'est moi qui l'ai fait!*, un livre de recettes dont Renée Rowan vantait les mérites la semaine dernière dans ce journal. C'est aussi la faute au Musée du Québec, qui offre aux jeunes de 8 à 12 ans une troisième histoire inspirée de tableaux de peintres québécois. Après Alfred Pellan et Jean Dallaire, c'est au tour de Jean-Paul Lemieux de profiter de cette vitrine privilégiée du conte pour pénétrer dans les librairies, dans les bibliothèques et, espérons-le aussi, dans les maisons. Trop d'enfants n'ont pas la chance de visiter les musées. A coût

modique compte tenu de la grande qualité de l'édition, cet ouvrage offre l'occasion de se promener à travers 22 magnifiques tableaux de Lemieux dont plus de la moitié fait partie de la collection du Musée du Québec, qui inaugurerait en mai 2001 une salle permanente dédiée à ce peintre très populaire. L'histoire d'amour relatée par Brouillet avec son efficacité habituelle captive tout à fait. Un bijou à offrir à un public beaucoup plus large que celui suggéré par l'éditeur. A la fin de ce volume à couverture rigide et laminée sont reproduites les œuvres de Lemieux qui illustrent ce conte touchant et évocateur. Si vos bas de Noël ont la taille des bottes du père Noël, vous pourriez y insérer ce bel album.

LES DINOSAURES LES CHAUVES-SOURIS

Alain Bergeron et Michel Quintin
Illustrations de Sampar Michel Quintin éditeur, collection «Savais-tu?» Waterloo, 2001, 64 pages

NORMAN BETHUNE

John Wilson XYZ éditeur, collection «Les Grandes Figures» Montréal, 2001, 184 pages

MARIUS BARBEAU

Serge Gauthier XYZ éditeur, collection «Les Grandes Figures» Montréal, 2001, 144 pages

UN HÉROS POUR HILDEGARDE

Christine Brouillet Musée du Québec Québec, 2001, 43 pages

DOCUMENTS

Filiations

RENÉE ROWAN

Le nom de famille fait partie du patrimoine de chacun. Connaissez-vous l'origine étymologique du nom de vos parents, de vos grands-parents aussi bien paternels que maternels? De plus en plus, on s'intéresse à la généalogie et à ses origines. En feuilletant le *Grand Dictionnaire des noms de famille*, vous y découvrirez l'origine du vôtre, les régions de France ou d'ailleurs en Europe où on le retrouve le plus souvent, les formes proches mais d'origine différente ainsi que son histoire.

J'ai appris, par exemple, que le nom de famille de mon père, Pelletier, vient du surnom donné autrefois à un marchand de fourrure, de pelisses («d'un pelletier»), ou encore de «pelletier», qui fabrique et qui vend des fourrures. J'ai appris aussi qu'il s'agit d'un nom de famille encore très répandu: ainsi, avec 6487 foyers abonnés au téléphone (dont 264 à Paris), soit environ 17 500 personnes, ce patronyme occupe le 146^e rang des noms les plus fréquents en France. On indique que ce nom de famille existe en

Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Russie, mais du Québec, on ne parle pas. Et pourtant, des Pelletier, il y en a, et beaucoup! Un ouvrage de référence qui ne manque pas d'intérêt mais qui s'adresse en premier lieu aux Français et aux Européens de façon générale et laisse sur son appétit.

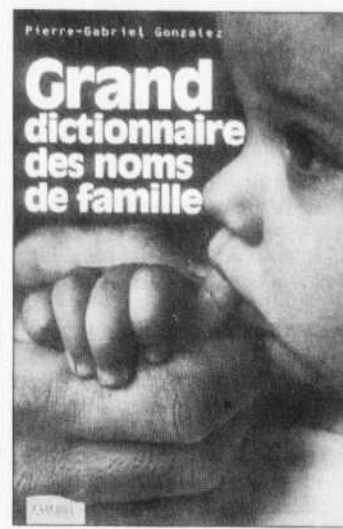
GRAND DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE

Pierre-Gabriel Gonzalez
Éditions Ambre
Genève, 2001, 504 pages

Du Roussillon à la Provence, *Les vins doux naturels de la Méditerranée* nous entraîne dans le Languedoc, la vallée du Rhône et la Corse. Ce sont les terroirs à vins doux naturels où les sols très variés donnent les bayulys, les rivesaltes et le muscat de Frontignan, pour ne nommer que ceux-là. Après avoir expliqué la dénomination «vins doux naturels», dénomination réservée à des vins dont la production est traditionnelle et d'usage, les auteurs présentent les aires des appellations de ces vins, en tracent l'histoire et nous proposent des itinéraires viticoles et touristiques. À la qualité des textes s'ajoute celle des photographies. Et pour finir sur une note gourmande, le livre se ferme sur un carnet de recettes inspirées par ces vins doux naturels qui titillent agréablement le palais.

LES VINS DOUX NATURELS DE LA MÉDITERRANÉE

A. Leygnier, P. Torres, J.-M. Goyhenex
Éditions Aubanel
Genève, 2000, 140 pages



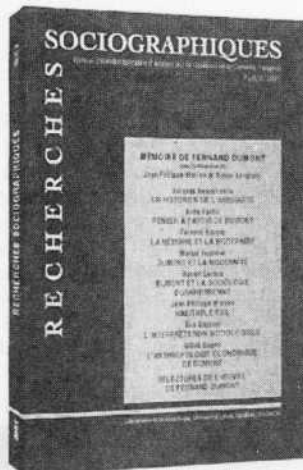
Relire Fernand Dumont

LANCEMENT COLLECTIF

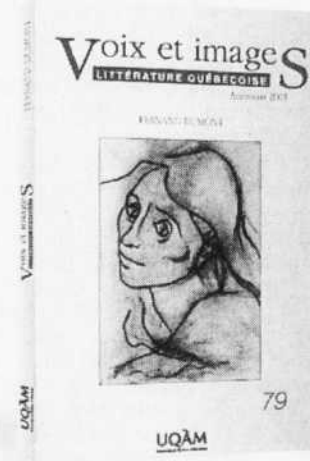
avec la participation de Micheline Cambron, Andrée Fortin, Fernand Harvey, Robert Leroux, Max Roy et Jean-Philippe Warren.

JEUDI 29 NOVEMBRE, 17 H 30 / SALLE DES BOISERIES (LOCAL J-2805) / UQAM
PAVILLON JUDITH-JASMIN, 405 RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

Un événement organisé par Voix et Images, Recherches sociographiques et BQ,
avec la collaboration de la Chaire Fernand-Dumont et du Département d'études littéraires de l'UQAM.



L'actualité de l'œuvre de Dumont, sociologue, poète, philosophe, théologien et intellectuel engagé.



La perspective littéraire et le rôle central de l'écriture dans l'œuvre de Dumont.



Le vibrant témoignage d'un amoureux de sa patrie, soucieux d'en comprendre l'identité profonde.

EXPLOREZ!

Internet
Les 1000 meilleurs sites en français de la planète
Bruno Guglielminetti

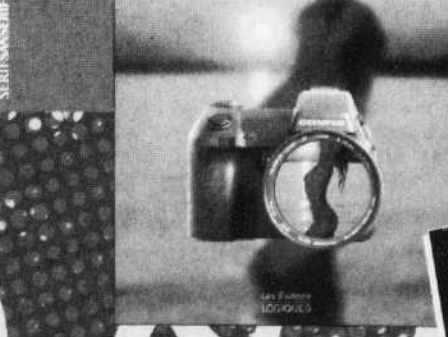


Les 1000 meilleurs sites en français de la planète

Par l'animateur des émissions Techno et La minute Internet de Radio-Canada

Bruno Guglielminetti
ISBN 2-89381-837-4 • 240 p. • illustré • 21,95 \$

GUIDE DE LA PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE



Guide de la photographie numérique

Guy Samson
ISBN 2-89381-824-2 • 152 p. • 18,95 \$

Abondamment illustré
Superbe cahier couleur
Fiches techniques complètes et guide d'achat pratique

Les Éditions LOGIQUES
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES



Des livres pour savoir
Éditions Nota bene

Les travaux de pointe des chercheurs du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval aux Éditions Nota bene

CRELIQ

Les Cahiers du CRELIQ



Sous la direction de Denis SAINT-JACQUES



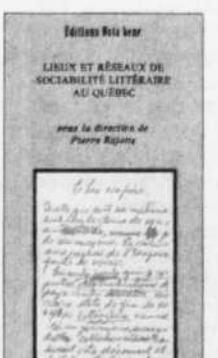
Sous la direction de Robert DION, Frances FORTIER et Élisabeth HAGHEBAERT



Sous la direction de François DUMONT



Robert DION, Anne-Marie CLÉMENT et Simon FOURNIER



Sous la direction de Pierre RAJOTTE



Clément MOISAN et Renate HILDEBRAND



René AUDET



Jacques Blais

LIVRES

Enquête

À nous deux, Paris! (3)

Karine Sarrat conclut cette semaine son enquête auprès des éditeurs français afin de savoir quel chemin empruntent les manuscrits non sollicités qui leur sont proposés. Après une incursion chez Albin Michel, Robert Laffont, Stock, Le Seuil et Grasset, dont les résultats furent publiés dans le cahier *Livres du Devoir* des deux dernières semaines, la tournée du VI^e arrondissement se poursuit avec deux maisons d'édition de dimensions plus réduites mais au catalogue audacieux, les Éditions Verticales et Florent Massot. À leurs représentants aussi la question fut posée: où vont les manuscrits des inconnus?

KARINE SARRAT

Créée il y a trois ans par Bernard Wallet, ex-directeur littéraire du département Littérature étrangère des maisons Gallimard et Denoël, la maison Verticales publie environ quinze romans et sept essais et documentaires par année. Verticales est soutenue financièrement par Le Seuil, mais elle revendique ses propres choix éditoriaux. Confinée dans un petit deux-pièces au cœur de Saint-Germain, la maison est habitée par son fondateur et maître Bernard Wallet, l'auteur Yvon Pagès, résident intermittent, secondant Bernard Wallet dans le tri des manuscrits, et une «gouvernante» pour les tâches administratives.

Informé de ma présence, Bernard Wallet, accroupi derrière des cartons, se déplaça dans toute sa verticalité et me salua. Je découvre un homme dans la cinquantaine, bien barbaqué, et visage imberbe, avec des petites lunettes ni trop intellos, ni trop fashion, ni trop glycérolées; il dégage un charme qui tranche avec celui des autres éditeurs. Au-delà de son apparence de baroudeur-intello, cet ancien journaliste de guerre au Moyen-Orient (une fatwa aurait été prononcée contre lui) se révèle un résistant opiniâtre, utilisant la littérature comme une arme visant à boycotter la funeste destinée de l'humanité. Durant l'entrevue, il parlera avec le sang-froid et la sérénité des guerriers qui préparent leur coup dans l'ombre. Son sourire se fera rare. Il fumera clops sur clops et les écrasera dans un pot de cire de bougie qui semble avoir précocement perdu sa mèche.

Dans le genre insoumis, Bernard Wallet remporte la palme

Au terme de «maison d'édition moyenne», Bernard Wallet préfère employer celui de «jeune maison d'édition». Une jeune maison avec un fort caractère, à en juger par les propos de son fondateur: «Verticales est une centrale d'où émerge une singularité. On ne clone pas les sujets, ni les auteurs. D'ailleurs, nous n'avons pas de ligne éditoriale. Les sujets ne sont pas spécialement dans l'air du temps, ni dans l'esprit du moment. Ils ne sont pas inféodés au goût du public, déclare-t-il. Verticales, c'est aussi parce que nous ne sommes ni à genoux ni couchés.» Le ton est donné.

Dans le genre insoumis, Bernard Wallet remporte la palme. Déjà, selon lui, «la littérature est un lieu de résistance réel». «Les textes que nous publions sont des actes politiques qui dénoncent l'idéologie dominante, poursuivit-il, que ce soit le monde de la publicité qui vend du verbe, qui formate le langage, ou le tapage sexuel qui cherche ni plus ni moins qu'à déranger le bourgeois.»

Très sensible aux mots nouveaux, particulièrement quand ils traduisent le climat sociopolitique dans lequel nous vivons, il avoue que ses oreilles frémissent quand il entend circuler chez les com-

merciaux des mots comme «impacter» ou «asiler», qui sont pour lui des moyens de donner une couleur positive à des concepts lourds de sens. Mais il est rasséréiné quand des mots nouveaux savent planter un décor tangible au point d'entraîner la révolte, le refus d'un système politique que nous laissons tous moisir en nous. En fait, Verticales s'insurge contre l'aberration. «Et il y a de l'avenir pour les auteurs de résistance!», ajoute-t-il avec une pointe de cynisme.

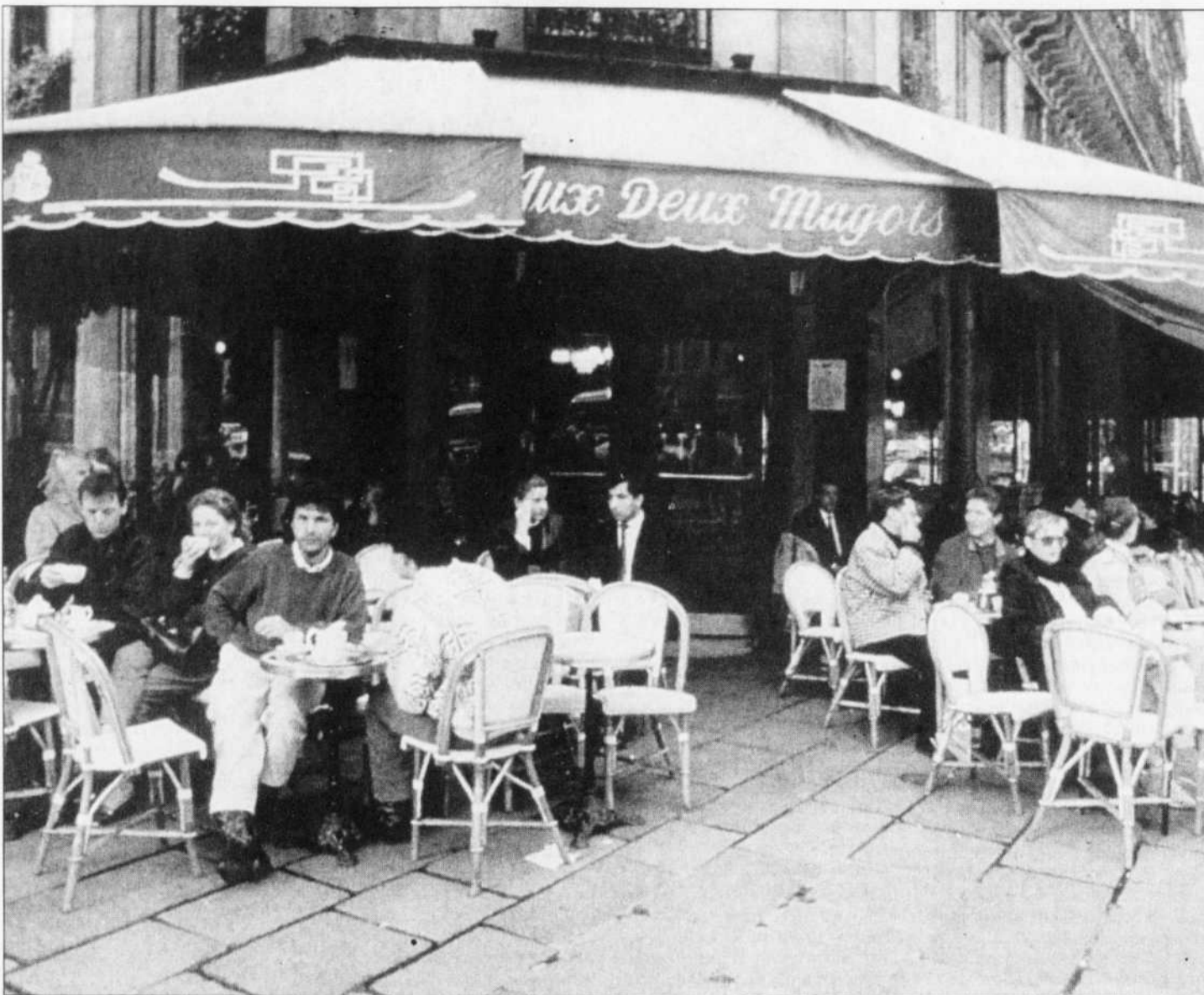
À propos du jeunisme, qui caractérise selon lui le style littéraire de la nouvelle génération, cette tendance à exalter la jeunesse, ses valeurs et à en faire un modèle obligé, Bernard Wallet ne l'affectionne pas particulièrement. Il ne cache pas sa désapprobation devant le succès colossal de Houellebecq, qu'il qualifie d'invraisemblable. «Voilà un individu qui s'est enfilé dans un sillage dans lequel les médias se sont engouffrés. Il n'a pas de style, il flatte le racisme et il tient des propos outrageusement schématisés.»

Chez Verticales, on ne fait pas que se dresser devant les actes politiques. On y publie aussi des histoires d'amour. Contrairement aux textes politiques qui appellent à la résistance, l'amour, chez Verticales, est une véritable incitation à ne pas résister, justement. Une anecdote: pour les vœux de la nouvelle année, le magazine *Teknikart* avait envoyé à Bernard Wallet une carte d'un humour vache avec un petit mot qui disait: «Place aux jeunes». J'ignore si ce message visait l'auteur de 63 ans ou l'éditeur quinquagénaire en personne, mais Bernard Wallet a riposté en retournant une carte où figuraient les portraits d'auteurs remarquables du siècle dernier avec l'épithète: «Avec tous mes vœux!»

Pour ce qui est des premières publications d'auteurs inconnus, sur 1500 manuscrits reçus dans l'année, Verticales en publie trois ou quatre. «À chaque fois nous jouons notre peau, se plaît-il à préciser. Nous en recevons par la poste, mais il arrive aussi que je reçoive des coups de fil d'amis dans l'édition. En fait, on se réfère les manuscrits entre nous», ajoute-t-il.

À une échelle, le comité de lecture est semblable à ceux des maisons antérieurement évoquées: «Nous avons trois jeunes lecteurs externes, des étudiants ou anciens stagiaires qui font un premier tri. Il y a la pile des «non», et celle des «peut-être». Les décisions ne sont absolument pas démocratiques.»

Dans la pile des «non», «il y a ceux que j'appelle les taboularas, qui partent de rien, qui s'appuient sur le néant. Un mauvais manuscrit, c'est aussi quand la forme, le principe, tout est plat». Et puis il y a celle des «peut-être». «Et il y a ceux qui sont cultivés, qui ont lu et qui font une rupture. Si les gens lisent plus, ils n'oseraient pas s'ex-



SOURCE MAISON DE LA FRANCE

Aux Deux Magots, un des hauts lieux de Saint-Germain.

poser de cette façon. Il faut lire un minimum pour se borner. Ce sont les bases nécessaires pour s'envoler.» Il peut y avoir des maladresses rattrapables, que l'on peut corriger en deux trois séances de réécriture avec l'auteur. «Plus l'auteur est grand, plus il est ouvert à la critique, commente Wallet. Il arrive que nous nous trompions, le catalogue des éditeurs est aussi celui de ses erreurs.» Il y a des «non» qui se transforment en «peut-être» pour enfin devenir un «oui»: «Nous avons reçu un manuscrit qui a retenu notre intérêt. Le problème c'est qu'il n'était pas abouti. Nous avons invité l'auteur à en présenter un autre. C'est chose faite, nous le publions en janvier.»

Et enfin, il y a les «oui» tout court. Il se dit emballé par un texte qui sait choquer, heurter, bousculer, «comme une eau glacée ou une eau bouillante, mais pas comme une eau tiède du robinet.»

La personnalité médiatique d'un auteur influence-t-elle le choix éditorial? Pour Verticales, «ce n'est pas un problème que l'auteur ne soit pas un excellent porte-parole.»

Les Éditions Florent Massot

Rendez-vous au Café de Flore avec Florent Massot. Comment allions-nous nous reconnaître? «Eh bien, j'ai 36 ans, j'ai les yeux bleus et les cheveux bruns en l'air et... je viendrai avec un livre: Vies clandestines.»

Brun, mi-trentaine, yeux bleus perçants de prédateur et cheveux taillés en brosse: ce doit être lui. Il est en retard et n'a qu'une heure à m'accorder. Il commande une bière. Moi? Je finis mon thé. Sans perdre une minute, il se situe d'emblée.

Après ses démolitions avec Virginie Despentes, l'auteur de *Baise-moi*, qu'il a découverte, Florent

Massot fut contraint au dépôt de bilan. Les conséquences furent terribles, car il fut aussi dépourvu de tous ses auteurs. Aujourd'hui il revient en force. Ayant reconstitué une écurie d'auteurs, il occupe de nouveau sa place dans le monde du livre.

Ses premiers pas dans le monde de l'édition sont étonnants. D'abord, il n'est pas du sérail. De plus, d'une curiosité précoce (à 13 ans, il fréquentait le Paris nocturne et côtoyait le monde de la mode, du cinéma, de la photo), il a monté sa maison d'édition à 16 ans. «Tout est parti de l'envie de rencontrer des gens, d'être à la source de livres projets artistiques et de leur créer des espaces d'expression, commente-t-il. *J'espérais par l'aventure humaine, par la magie des rencontres. Je me suis intéressé aux romanciers, mais ceux-ci ne fréquentaient guère les pistes de danse.*»

Les dix premières années, Florent Massot n'a publié que des livres de photos. Ce n'est qu'au début des années 90 qu'il se mit à publier des textes. «Il y avait à l'époque un espace vide pour les romans trashes, noirs, qui brisaient les stéréotypes du roman policier avec un héros qui boit du whisky et qui écoute du jazz. Le roman noir n'était pas bien représenté dans la littérature, sauf chez les Anglo-Saxons. Sans être tombée dans le plagiat, la France a su trouver son propre.»

Trois ou quatre maisons se sont mises à publier des romans noirs, puis la mode étant lancée, ce fut le tour des grandes maisons d'en publier. «La difficulté des petites maisons, c'est de pouvoir survivre parmi les grandes maisons», confie-t-il. En fait, dans l'industrie du livre, les grands ne se mouillent pas. Il suffit qu'une petite maison ose publier un livre sur un sujet moine traditionnel pour

que les grandes se l'accaparent, sans craindre de changer leurs politiques éditoriales. Les petites défrichent, les grosses se pavent. «Quand j'ai publié *Virginie Despentes* pour Baise-moi, elle n'a pas obtenu de prix littéraire. Quand Grasset a racheté les droits, le roman a reçu le prix de Flore.»

Quoi qu'il en soit, Florent Massot est toujours dans la course. Après son dépôt de bilan, il abandonne le roman noir et repart avec un nouveau genre: la comédie. Il a commencé par traduire des auteurs anglo-saxons, puis, progressivement, des auteurs français ont envoyé leurs manuscrits. Aujourd'hui, 50 % du programme éditorial comprend des auteurs de langue française. Pour l'instant, «je reçois cinq romans noirs par jour et deux comédies. Cela se comprend, l'exercice est plus difficile à écrire, la maîtrise de la langue est plus exigeante et il y a aussi le sens de la chute qui doit faire rire.»

Les critères? «Si je rigole, ça prouve que d'autres peuvent rire aussi. Je le fais lire à deux-trois personnes pour vérifier si elles partagent mon impression.» Des conseils aux futurs écrivains: «Il ne faut pas craindre de se prendre un bidet. Je sais qu'il faut une dose de courage, ça peut poser des problèmes pour certains.»

En plus de la satire sociale, la maison Florent Massot publie aussi des documentaires durs, des témoignages de gens qui racontent l'horreur dont ils ont été victimes ou témoins. Comme ce recueil de quinze témoignages d'Aghans opposés au régime talibane. «Je ne voulais pas que les romans noirs s'approprient la misère du monde, estimant avoir le monopole de la douleur dans le monde. Je me sentais poussé à ouvrir un espace sur la réalité du quotidien», ajoute-t-il.

Florent Massot publie une vingtaine de livres par année. Il ne cache pas sa difficulté à garder les auteurs: «Je n'ignore pas que le but que vise un auteur, c'est d'être lu par un plus grand nombre de lecteurs. Il y a un risque que de grosses maisons se l'accaparent. Mais j'ai trouvé un moyen de les fidéliser. Je garantis à l'auteur un minimum de 50 000 exemplaires que je publie via le grand format, la vente par correspondance et la collection de poche; 90 % des titres sortent en poche, ainsi on touche un large public.»

Les auteurs québécois, il en connaît peu. «J'ai fait une tournée en 1997 dans le cadre du Salon du livre. Je trouve la langue belle, très musicale.» Il profite de l'occasion pour montrer son ouverture: «J'aimerais bien publier un auteur québécois.» Attention, je transmets le message, vous serez assailli: «Je suis preneur, confie-t-il. Nous sommes très bien représentés par Gallimard au Québec. J'en déduis que, s'il y a un public, c'est qu'il y a des auteurs.»

Florent Massot soulève un aspect important de la littérature contemporaine tant il est vrai que le public d'aujourd'hui forge les auteurs de demain.

Le public est cette masse qui consomme des livres. Par leur droit de vie ou de mort sur les livres, les éditeurs jouent donc un rôle clé dans la définition des tendances de l'heure. D'après les professionnels de l'édition et les médias, c'est le jeunisme qui semble le mieux représenter la littérature française aujourd'hui. Ce courant serait-il le symbole de la démocratisation des rêves? Ou un signe d'appauvrissement intellectuel? Certains éditeurs s'en plaignent. Mais à qui la faute: aux auteurs ou aux éditeurs qui les publient?

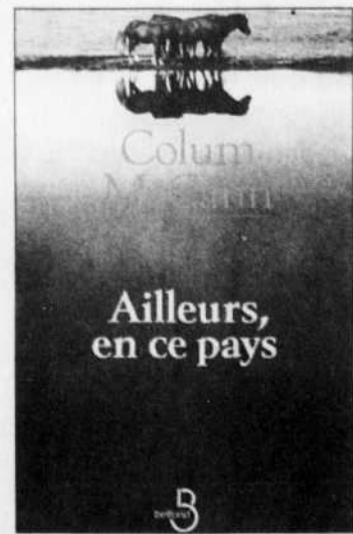
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Ailleurs, en Irlande

JOHANNE JARRY

Si certains livres suscitent des commentaires étoffés, d'autres laissent leur lecteur silencieux. Pendant leur lecture, on s'est assis sur le tracteur pour regarder conduire la femme de l'ébéniste en pleine nuit, on a observé ce vieux couple porter un kayak jaune au-dessus de leurs épaules usées. Ces livres-là, pour en rendre compte correctement, il faudrait les citer intégralement, sans omettre une ligne. Le recueil *Ailleurs, en ce pays* de Colum McCann appartient à cette catégorie. Les trois nouvelles qui le composent sont comme une tache de couleur sur un ciel d'acier, signe des présences humaines et de la vie au cœur du chaos de l'Irlande déchirée.

Dans la nouvelle qui donne son nom au recueil, un homme tente de sauver sa jument de la noyade. Il a peur depuis qu'il a perdu sa



femme et un enfant. Il a peur de perdre ce qu'il lui reste: sa fille de quinze ans et sa jument de trait préférée. L'eau monte, la jument va se noyer. Arrive un camion d'ou-

descendent quatre soldats. Ils veulent l'aider, décrochent le sabot de la jument. Mais leur présence rappelle au fermier les siens, morts happés par un camion militaire. La jeune fille invite les soldats à boire du thé. Mais son père ne peut s'empêcher de les chasser. Pendant qu'il pleure en fixant la photo des disparus, la jeune fille regarde les soldats quitter la route.

Dans «Le bois», une femme dont le mari est alité accepte finalement de remplir la commande d'un Anglais: 40 hampes qui porteront des bannières lors d'une manifestation. Jusqu'à maintenant, elle respectait les convictions de son mari, mais là, l'argent commence à manquer. Tout doit être fait à son insu. «Il y avait du lierre sur les murs et on aurait cru que notre secret grimait par ses branches vers la chambre de papa.» Avec la complicité de l'ainé, la femme travaille pendant plusieurs nuits. Le jour de la livraison, l'ainé a pour mission

de raser la barbe de son père. Il prend son temps, augmente le volume de la radio pour couvrir le bruit du camion qui se gare. Mais son père entend. Qu'est-ce que ça peut bien être?

Dans la dernière nouvelle, «Une grève de la faim», un adolescent s'identifie au frère de son père qui, pour protester contre les conditions de détention des prisonniers irlandais, s'est engagé dans une grève de la faim. Si ce jeune garçon déteste les Anglais, il est aussi à la recherche d'un père perdu trop tôt dans un accident de la route. «Les Anglais, selon lui, présentaient leurs mots au bout de pinces à sucre. Ils parlaient comme si chaque mot était servi avec des scones et des tasses en porcelaine. Ou bien ils parlaient à la manière des soldats, en roulant les mots avec menace et crainte.» Sa mère et lui ont quitté Derry, une ville explosive où sa mère, obsédée par le feu, prenait soin chaque soir de

mouiller une couette dans le bain pour la déposer au seuil de la porte, espérant repousser d'éventuelles flammes. Dans ses errances quotidiennes, l'adolescent se lie d'amitié avec un couple de vieux Lituanais qui ont sans doute connu les camps. Avec l'homme, il apprendra à faire du kayak en mer, et c'est vers eux qu'il se tournera (selon la manière dont on perçoit les événements) lorsqu'il devinera l'issue de la grève.

Une tension sourde traverse les trois nouvelles; il suffirait de peu pour que tout explose. Le regard de l'écrivain ne revendique rien. Chaque phrase vise l'essentiel, toujours, et ne dit pas tout, ce dont nous sommes gré à l'auteur. Le style de Colum McCann est poétique au sens où il ne tolère aucun artifice. Les dialogues s'inscrivent au présent, comme si les phrases continuaient à se dire, même lorsqu'«l'instant présent» appartient à la mémoire.

Colum McCann est né à Dublin en 1965 et vit aujourd'hui à New York. Il ne se considère pas en exil, préfère dire qu'il est de passage, ailleurs qu'en son pays. Signations que le recueil *La Rivière de l'exil*, du même auteur, vient de paraître dans la collection «10/18». Comme le sous-entend le titre, les nouvelles racontent l'histoire de personnages qui vivent ailleurs que chez eux. Le style de McCann y est un peu moins dépouillé, mais le surplus de mots ne court-circuite pas l'économie propre à son style. On peut lire aussi ses deux romans, *Le Chant du coyote* et *Les Saisons de la nuit*, aussi disponibles en «10/18».

AILLEURS, EN CE PAYS
Colum McCann
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Michelle Herpe-Voslinsky
Belfond
Paris, 2001, 156 pages

HOMMAGE À MARCELLE FERRON

Une lanterne rayonnant d'obscurité

Avec le décès de Marcelle Ferron, survenu au début de cette semaine, le monde de l'art au Québec vient de perdre une de ses figures majeures. Née en 1921, c'était une femme énergique, animée de farouches convictions. Pour tout dire, la personnalité de Marcelle Ferron était indissociable de son œuvre. On l'a répété maintes fois depuis l'annonce de son décès et, pourtant, la formule correspond tellement bien à la réalité qu'on ne peut s'empêcher de la reprendre ici.

JEAN-CLAUDE
ROCHFORT

Fumant comme une cheminée, fulminant contre toutes les formes d'assujettissement de l'art, et n'en appelant qu'à une seule et ultime règle — la liberté d'expression, dans l'art comme dans la vie —, Marcelle Ferron aura été une excellente communicatrice avant la lettre, défendant son art et sa vision des choses devant les médias ou devant le public mieux que quiconque. Mais au-delà de cette image de femme énergique et surdéterminée, que légue-t-elle, cette grande petite dame qui égayait de sa verve et de ses gesticulations ses passages à la télévision? Même s'il est sans doute un peu tôt pour se prêter à un tel exercice, peut-on déceler quelque chose dans son art qui serait pérenne, ou, à tout le moins, quelque chose qui se rapproche du caractère de durabilité qui anime de vastes constellations d'œuvres d'art de par le monde qui participent à la construction et à l'enrichissement de nos univers personnels?

Heureusement, le Musée d'art contemporain (MAC) présentait à l'été 2000 *Marcelle Ferron: une rétrospective*, ce qui nous permet de puiser à même ce foisonnant réservoir d'œuvres encore bien présent à notre mémoire. Auparavant, revenons un peu sur le titre quelque peu sibyllin choisi pour ce papier. L'image de la lanterne est plus qu'une simple métaphore de la production artistique de Marcelle Ferron. Car si la plupart des analystes s'entendent pour reconnaître que «la lumière aura été l'enjeu central de son œuvre peinte» (R.-M. Arbour), il convient de souligner qu'à ses débuts, cette quête incessante de la lumière émerge de l'ombre pas à pas, à très petits pas même.

Pour se convaincre de cette frêle avancée, il suffit de se remémorer la forêt de petites cloisons verticales qui accueillent les premiers tableaux du milieu des années quarante et cinquante des premières salles du musée. Les titres et les thèmes de ces admirables et ténébreuses abstractions, à fortes inclinations figuratives, laissent percer une bien faible lueur de lumière... et d'espoir: *Tristesse du soir*, 1945, *La Souffrance*, *L'Éros et la Joie*, 1947, et *Triste lyrisme*, 1947-48. Cette part d'obscurité accompagnera toujours sa quête de lumière.

De la même période, *Champ russe*, 1949, comme plusieurs autres tableaux dans la même veine, fait mentir tous ceux qui ne voient dans cette peinture que pure abstraction gestuelle, mouvement vers les tréfonds de l'inconscient. En effet, difficile de ne



ARCHIVES MARCELLE FERRON

La jeune Marcelle Ferron dans son atelier.

pas distinguer de belles gerbes de blé penchées par le vent et le signe de la faucille dans cette composition en jaune violemment acérée. Les sombres compositions en bleu du début des années cinquante indiquent également au quel point la lumière et les élans d'émancipation ont de la peine à émerger dans le Québec d'alors, une société engoncée dans le duplessisme jusqu'au cou.

Éclats de blancheur

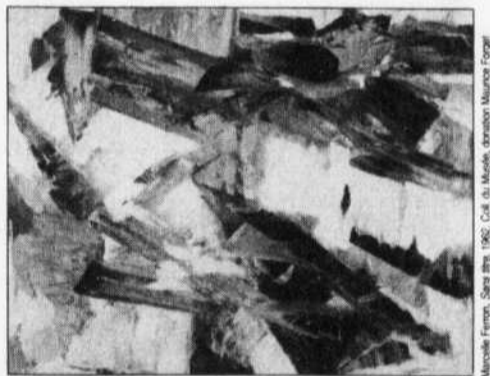
Puis soudain, coïncidant avec son départ pour Paris, elle peint des tableaux franchement plus abstraits et qui n'ont plus rien à envier à son maître à penser, Borduas. *Retour d'Italie*, 1953-54, et *Retour d'Italie, n° 2*, 1954 sont deux tableaux où explosent une palette luxurieuse et un monde grouillant d'éclats de blancheur et, *grosso modo*, l'ensemble de la production des années soixante et d'une bonne partie des années soixante-dix qui suivra atteste d'une vitalité et d'un souffle restés jusqu'ici inégalés dans la peinture québécoise. Affectionnant tout particulièrement la série de petites gouaches réalisées lors d'un séjour en Suède, le conservateur de la rétrospective, Réal Lussier, les décrit en des termes élogieux et il a parfaitement raison de souligner leur exceptionnelle beauté: «Les œuvres réalisées témoignent plus que jamais des recherches de l'artiste sur les effets de transparence et les harmonies de couleur. Déjà, quelque temps auparavant, ses travaux sur papier manifestaient une exploitation habile de la luminosité des couleurs, laquelle se trouve maintenant magnifiée. Quoique de dimensions relativement modestes, ces œuvres n'en demeurent pas moins exemplaires, tant du point de vue de la sensibilité que de la liberté d'expression.»

Les vingt dernières années de sa production artistique laissent perplexe l'observateur attentif. D'ailleurs, comme il se doit dans une rétrospective respectant un déploiement chronologique rigoureux, la dernière salle de l'exposition au MAC avait été évidemment réservée à la présentation des tableaux correspondant à cette période. On avait entièrement repeint la salle en noir et, dans un élan dramatique que l'on n'arrive pas vraiment à s'expliquer, des projecteurs brûlaient littéralement de leurs vifs rais de lumière les surfaces colorées. Au-dessus de ce dispositif recherché trônait un étroit écran sur lequel étaient projetés divers fragments de sa ma-

gistrable verrière du métro Champ-de-Mars (lieu de contemplation qui constitue indéniablement son principal legs artistique à la communauté québécoise). L'objectif non avoué d'une pareille mise en scène ne pouvait avoir qu'un but: faire diversion, détourner le regard en l'aveuglant. Et pourquoi avoir adopté une telle stratégie? Sans doute parce qu'il est inconvenant pour une institution muséale d'admettre qu'une artiste de cette trempe n'a pas su tirer un trait en temps opportun. Marcelle Ferron, comme bon nombre de grands artistes du XX^e siècle, et parmi les plus grands, n'a pas su entendre cette voix qui murmure doucement à l'oreille de l'artiste qui a déjà donné beaucoup que c'est assez. En s'entêtant à poursuivre, Marcelle Ferron s'est aventurée dans un étrange et déconcertant syncrétisme pictural, mélangeant références orientales et symbolisme lourdaud, ou encore revenant à une figuration d'un schématisme par trop élémentaire, en d'autres mots, mieux vaut ne pas s'étendre sur cette dernière période qui présente tous les signes du déclin.

Mais en dépit de cette fin peu concluante, l'histoire a largement de quoi se réjouir puisque Marcelle Ferron nous aura livré près d'un quart de siècle de bonne et féroce peinture.

LE MUSÉE D'ART DE JOLIETTE REND HOMMAGE À UNE GRANDE DISPARUE



Marcelle Ferron
1924-2001



Un salut de peintre à peintre

Chère Marcelle,

Il y a quelques semaines, je t'ai dit au milieu d'une conversation au téléphone: «Merci pour tout», sans trop insister, craignant par là une vague nostalgie que tu n'aurais pas appréciée, celle-ci n'étant pas ton genre. J'aurais pourtant aimé te dire la démesure de ce que représentait pour moi ces deux mots, «pour tout», car le plus beau cadeau que la vie pouvait donner au jeune artiste que j'étais il y a vingt-cinq ans, c'était de rencontrer Marcelle Ferron.

Aujourd'hui, pour m'aider à te le dire enfin, j'ai là devant moi une photo de l'été de notre rencontre, 1976, nous sommes à Banff, Alberta; toi pour y enseigner, moi comme art-assistant. L'image te montre à l'avant d'une chaloupe à moteur, joyeuse à l'idée de notre expédition de pêche sur un lac immense entouré de rivages abrupts. Quel souvenir; non pas des belles prises, mais de notre peur bleue quand le temps a changé, quand le vent a tourné soudainement; il s'en est fallu de peu que l'on chavire. Par instinct, au seul moment où il fallait le faire, tu t'es levée carrément, a traversé debout la toute petite embarcation et pris le gouvernail pour affronter ces murs d'eau, de face, de plein fouet, à bras-le-corps. Nous en sommes sortis comme d'un mauvais rêve, indemnes, quittes pour le bon souvenir, mais ce que je ne savais pas à l'époque, c'est que ce moment semblable à une métaphore était une image ramassée de toute ton existence.

Droite, ne reculant devant aucune adversité, tu maintins la quille du navire de la vie avec toujours en tête les plus grands et les plus beaux idéaux de ta jeunesse. Ta force intérieure, Marcelle, était si grande qu'elle n'avait d'égale, en contrepoint, que l'extrême fragilité de ce corps où elle logeait.

Au cours de ces 25 années d'une amitié sans faille, j'ai appris de toi ce qu'est la liberté. La liberté d'assumer ses choix, celle de dire non, celle dont il faut payer le prix. L'artiste, comme tu l'as toujours vu et défendu, doit garder et préserver cette liberté comme un véritable trésor. Ta conception du rôle et du métier d'artiste était de la plus grande exigence, envers soi-même d'abord, mais tout autant envers la communauté. Il valait mieux pour les

arrivistes et les combinards, à la langue de bois ou de précieuses ridicules, se tenir loin.

Le grand cadeau, Marcelle, fut de m'apprendre l'inepuisable richesse qu'est la Vie. Toi qui savais mieux que quiconque sa valeur, tu as cherché à l'améliorer, à la magnifier, à la répandre. Ta capacité d'écoute, ta curiosité et ta patience n'avaient pas de limites. De tous les horizons et de tous âges, les gens t'appelaient ou sonnaient à ta porte. Tu étais toujours prête à t'impliquer dans les petites et grandes batailles qui peu à peu changent le monde, le sort des artistes, des femmes et des plus démunis.

Cette passion pour la vie s'est déployée en deux facettes distinctes. L'une publique et l'autre privée, celle-là plus secrète, se nourrissant de silences et d'intimité. Cette facette est celle du peintre, celle de l'œil devenu souverain. C'est là le domaine de tes plus grands faits d'armes. Avec d'humbles pigments, une simple toile, un papier, une plaque de verre, tu as ouvert de nouveaux horizons de lumière, qui éclairaient les plus sombres murailles de béton. Des jaunes d'or, des bleus lapis-lazuli, des rouges carmins dans lesquels combien nombreux se projettent, s'épanouissent, se nourrissent, maintenant et plus tard. La couleur est chez toi l'expression de la vie même, elle possède ce pouvoir de l'engendrer.

Je garde de toi l'enseignement d'une jeunesse d'esprit qui

n'avait cessé de se renouveler. Chaque conversation ou discussion comportait l'objet d'une découverte, qu'il s'agisse d'un auteur, d'une littérature, d'un art sous-estimé ou d'un compositeur de musique actuelle. Le pays que tu as défendu était pour toi vaste et ouvert comme le monde, fécond de toutes les expériences.

Tu m'as donné Marcelle, de jour en jour, d'année en année, le plus bel exemple d'une vie d'engagement, rayonnante et démesurée. Ton départ me chagrine infiniment, mais un souvenir récent me console. C'était la dernière soirée de ces mercredis à l'entrée gratuite au Musée d'art contemporain au moment de ta rétrospective. Il y avait foule, autant qu'au vernissage, à la différence que tout ce public se distinguait par sa jeunesse. Cette jeunesse que tu as toujours accueillie à bras ouverts et à qui tu as accordé la plus grande attention.

J'étais au milieu d'eux et voyais leur grande émotion, l'enthousiasme et l'admiration devant l'œuvre. Alors je me suis dit que tout l'effort d'une vie d'artiste, que tant d'exigences, de droiture, pour pareil partage, n'ont pas été vains. Tel un flambeau que mille mains accueillent et passent «pour la suite du monde».

Merci Marcelle, merci pour tout.

Pierre Blanchette
Artiste

Marcelle Ferron
1924-2001

Le milieu culturel québécois vient de perdre l'une de ses plus importantes figures de proue. Mais l'œuvre de Marcelle Ferron lui survivra et continuera d'enrichir notre patrimoine collectif.

Éprise de liberté et d'engagement, Marcelle Ferron fut de tous les combats qui ont marqué notre paysage social, culturel et politique.

C'est en restant fidèle à ses choix, à elle-même et à la peinture qu'elle a refait le monde — notre monde — sur la toile, le papier et le verre. Ses vitraux qui offrent leurs couleurs en partage nous rappellent qu'elle militait pour l'accessibilité des arts au plus grand nombre.

Cette cause est aussi la nôtre et nous entendons la défendre avec la même passion.



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC
Québec



HOMMAGE à Marcelle Ferron

Madame Marcelle Ferron a joué un rôle unique, aussi bien dans l'histoire de nos arts visuels que dans l'ouverture du Québec à la modernité. Le Québec se souviendra toujours de cette femme à l'œil clair et à la pensée vive, qui voulait mettre l'art au service de ses concitoyennes et de ses concitoyens.

Animée d'une personnalité forte, passionnée et généreuse, c'était une femme d'engagement qui ne manquait aucune occasion de combattre les injustices et de se porter à la défense de ceux et celles parfois moins choyés par la vie. L'histoire de Marcelle Ferron, première femme à recevoir le prix Paul-Émile-Borduas en 1983, est celle de la couleur et de la lumière luttant contre l'obscurité.

La ministre d'État à la Culture et aux Communications,

Diane Lemieux

Diane Lemieux

Québec

À la mémoire de MARCELLE FERRON



Sans titre # 69

GALERIE SIMON BLAIS

♦ HOMMAGE À MARCELLE FERRON ♦

L'art pour tout le monde

À partir des années 1950, l'art mural comme «signe d'une ville» s'affirma de plus en plus au Québec, et particulièrement à Montréal, comme la voie progressiste de l'art contemporain. Marcelle Ferron fut du nombre des artistes qui s'impliquèrent, tant sur le plan des réalisations que par sa réflexion sur l'art, dans la voie de l'intégration de l'art à l'architecture.

ROSE MARIE ARBOUR

Le projet créateur de Marcelle Ferron a toujours été foncièrement ancré dans le projet automatisé tel qu'il avait été élaboré dans les années 1940 — qu'il s'agisse de peinture ou d'art public. Au milieu des années 1960, lors d'un séjour en France, elle avait fait la découverte du verre coloré ou verre écran. En quittant Paris en 1965, après un long séjour dans cette capitale, elle revint à Montréal en envisageant quelque chose de neuf: le système du marché de l'art ne lui convenait plus, les œuvres d'art, qui se veulent universelles, abouissant finalement dans la collection de quelques amateurs privés. Marcelle Ferron entreprit de renouveler la relation entre l'art et la société mais aussi entre l'art et l'industrie.

Lorsqu'elle commença à exposer le résultat de ses recherches avec le verre écran, elle vérifia combien ce médium lui permettait de concrétiser et de formaliser la liberté gestuelle propre à la peinture à l'huile ou à l'acrylique — médiums qui se prêtent bien aux effets hasardeux de la gestualité picturale. Le verre écran permettait de suggérer l'effet pictural de ses toiles par la lumière — s'avérant ainsi, paradoxalement, le matériau le mieux adapté pour un transfert des structures et de l'esthétique de sa peinture de chevalet. De 1966 à 1972, Marcelle Ferron abandonna donc la solitude de l'atelier de peintre pour travailler en équipe et se tourner vers la production en usine. Elle opta pour un lien non seulement idéologique mais matériel de l'art à la société (urbaine).

Déjà, en 1948, elle avait été sensible et préoccupée du lien entre l'art et le social: elle avait signé le manifeste *Refus global* et, un an plus tard, elle avait signé cet autre manifeste qui faisait cir-

culer Borduas pour protester contre l'attitude du gouvernement et contre la répression policière pendant la grève d'Asbestos. Les injustices sociales ont toujours été son point de mire.

Au milieu des années 1960, le milieu artistique montréalais était réceptif à l'intégration de l'art à l'architecture. L'Expo 67 approchait et tout ce qui pouvait ouvrir sur le monde et la nouveauté était bienvenu. Les commandes pour orner le métro de Montréal se multipliaient et l'occasion fut unique pour Marcelle Ferron de réaliser son rêve le plus cher: à la station Champ-de-Mars, grâce au verre écran, elle amena l'art abstrait dans l'espace public. Pour le passant qui s'engouffre dans le métro ou en sort à toute vitesse, les verres colorés offrent un perpétuel changement d'ambiance colorée, selon les heures du jour ou de la nuit. L'œuvre n'est jamais finie et chaque spectateur en fixe momentanément le cours selon sa position et son état subjectif, selon l'éclairage diurne ou nocturne du lieu.

Marcelle Ferron n'a cessé de s'activer dans l'entre-deux de l'art et de l'espace public: à Montréal en 1970, en collaboration avec Yves Trudeau et Réal Arseneault, un groupe fut formé qui se voulait le point de rencontre d'artistes de toutes disciplines, de spécialistes des techniques et des technologies, d'architectes. Ce fut le groupe Création. Un partenariat fut même envisagé entre des laboratoires industriels et des laboratoires universitaires: Création projetait d'être la plaque tournante de diffusion de l'information et d'expertises sur l'art public et les technologies, pour déboucher sur une culture populaire, faire descendre l'art dans la rue et faire que la beauté aide à mieux vivre. Comme plusieurs de ses collègues artistes d'alors, Ferron

voulait s'approprier la rigueur du scientifique en même temps que conserver la dimension expérimentale de l'art, son aura symbolique ainsi que son effet d'émancipation et de liberté.

Ferron a toujours été automatisée dans l'attitude: dans son travail avec le verre écran, elle arrivait «à décider des formes libres, au dernier moment, quand se plaçent les pièces de verre entre les écrans vitrés. Il suffisait de partager entre coulage du verre et création», disait-elle.

L'automatisme n'était donc pas lié d'abord et exclusivement à la peinture: l'écriture, la danse avaient été mises en avant par d'autres automatistes, surtout des femmes, dès les années 1940. Si Ferron a contribué à réactualiser dans la Cité la présence de l'artiste contemporain, elle l'a fait en important l'élan de sa peinture abstraite dans l'espace ouvert et public. Pour elle, le rôle des artistes actuels est de contribuer à réchauffer l'architecture froide et sans teinte des villes industrielles. Ferron permit d'intensifier cette relation particulière du public à l'art tout en continuant à explorer les voies qui mènent à l'inconscient. Elle tenta toujours de rendre accessible à un plus large public cette subjectivité de peintre considérée par elle comme source de révélation.

Borduas avait défendu la passion comme moteur de l'acte créateur, rejetant toute intention précédant les actions et les gestes. Marcelle Ferron, sans fléchir, endossa de telles valeurs: la spontanéité et la vigueur du geste, l'expressivité de la matière, une organisation des taches colorées se référant au corps par l'intermédiaire du rythme transcrit dans la pâte, ont toujours fait partie de sa signature. Qu'elle assume une pratique d'art public ou de peinture de chevalet, ce qui fit agir Marcelle Ferron fut une pulsion créatrice ancrée dans l'inconscient — ce qui la situa dans le droit fil de l'automatisme tel qu'il avait été formulé publiquement en 1948.

Rose Marie Arbour est historienne de l'art et enseigne à l'Université du Québec à Montréal.

Les verrières de Marcelle Ferron (non exhaustif)

- 1967: verrières de la station de métro Champ-de-Mars.
- 1969: vitraux de l'église du Sacré-Cœur à Québec (architecte: Gilles Côté).
- 1970: vitrail de l'édifice Samuel Bronfman, siège national du Congrès juif canadien (1540, rue Docteur-Penfield, Montréal).
- 1972: verrières de la Place du Portage à Hull (architecte: Daniel E. Lazosky).
- 1975: vitrail pour le Palais de justice d'Amos (archi-

- tectes: Monette, Leclerc et Saint-Denis).
- 1976: verrière de la chapelle de la résidence Notre-Dame de la Providence (Cartierville).
- 1979: verrière monumentale du Palais de justice de Granby (architecte: Breton)*; verrière de la station de métro Vendôme (architectes: Desnoyers, Mercure, Lezy, Sheppard et Gélinas); verrières du monastère des carmélites de Danville (près d'Asbestos).

* Celle qu'elle préférerait.



HOMMAGE À MARCELLE FERRON 1924 - 2001

Le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage à Marcelle Ferron. Passionnée et accomplie, cette artiste a marqué à jamais le cœur des femmes et des hommes du Québec. L'œuvre *Ghost Hills* réalisée en 1962 sera présentée dans le hall du Musée.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec



Kanaka, 1962, huile sur toile, 201,5 x 171 cm, collection Musée du Québec.

HOMMAGE À

MARCELLE FERRON

PREMIÈRE FEMME RÉCIPiendaIRE DU PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS



Parc des Champs-de-Bataille, Québec

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

In memoriam

Vitrail (reproduction partielle), 1972
Musée des beaux-arts de Montréal
Don de M. Raymond et Mme Alicia Lévesque

Marcelle FERRON

1924
2001



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL